

Georges Le Brun Keris

Marie

Marie

Le texte commence ici, en II

II

« Une petite fille ! »

Les matrones s'affairent dans la chambre. L'une emporte des linges sanglants ; une autre lave l'enfant. On se hâte de nettoyer et de purifier pour que Joachim puisse voir son bébé.

« Votre femme a de la chance : elle accouche presque sans douleur. Ce n'est pas comme moi. À la naissance de Ruth, je criais tellement que toute la ville m'entendait. Et cela a duré quarante huit heures ! »

Le verbiage des matrones qui se succèdent à la porte, sans même prendre la peine de remettre leur voile, agace Joachim. Il est un peu déçu : une fille encore ! Sa quatrième fille ! Qu'a-t-il fait au Seigneur ! Pourtant il appartient à la race de David dont la postérité sera aussi nombreuse que les étoiles.

Il les aime bien ses filles. Élisabeth, la toute petite et Rebecca qui rit toujours, et sa grande Bethsabée, si raisonnable pour son âge. Malheureux qu'elle soit un peu prétentieuse ! Que de simagrées voici un mois quand elle est sortie voilée pour la première fois.

Joachim rêve pendant que les matrones dans la chambre caquettent en s'affairant sans trop de hâte. On entend des bribes de leurs propos : tous les accouchements de la ville, depuis vingt ans, sont relatés. Et quel luxe de détails !

Le père voudrait bien cependant voir sa petite Marie. Car elle s'appellera Marie. Les usages ne veulent pas qu'on prononce le nom de l'enfant avant ses huit jours. Cela lui porterait malheur. Marie, un joli nom. Joachim imagine ce que pourra être Marie. Il aimerait bien qu'une de ses filles au moins habite auprès d'eux à Nazareth, plus tard.

Il s'agit bien de rêver ! Joachim doit livrer une charrue ce soir et ces pies jacasseuses n'en finissent pas de purifier la chambre. Il voudrait bien pourtant embrasser cette petite Marie avant de se mettre au travail. Et ce soir il doit parler à la synagogue. On lui a indiqué le texte à commenter : un passage des Proverbes :

« Le Seigneur m'a créée comme première de ses œuvres,
Dès l'origine avant le début de la Terre.
J'ai été formée dès l'éternité...
Avant les collines je suis née... »

Pourquoi ce texte évoque-t-il à Joachim l'enfant qu'il n'a pas encore vue ? Pourquoi la terre est-elle toute neuve ce matin ? Les collines lavées de fraîcheur nocturne naissent de la brume. Leur bleu fut-il jamais si profond ? Tout est nouveau. Le soleil irise la chair duveteuse des lys. Les renoncules ouvrent leurs disques vernis d'or. Le ciel pur, sans nuage, sans ride, vers l'horizon devient rose. L'air est si cristallin que chaque son vibre distinct. Neuf aussi, le heurt du cuivre sur l'enclume. Neuf, le cri du porteur d'eau et l'entrechoc des jarres sur son âne. Le jour est limpide comme une eau fraîche jaillie...

« Joachim, tu peux entrer... »

Une petite chair transparente, claire d'une clarté de fruit, avec aux plis du cou des reflets encore de l'ombre maternelle ; une chair gracile, tendre, imprécise et comme friable...

Et puis dans la maison, malgré le caquetage des vieilles, ce silence. Jacassent les pécores ! On ne les entend pas. Seule reste perceptible la ronde des enfants sur la place. Les autres bruits sont résorbés dans le silence : un silence qui n'est pas vide mais présence. L'air palpite de murmures inaudibles. Il vibre comme aux matins d'été sur les champs de fleurs. Des présences à peine soupçonnables vous frôlent comme si soudain la maison, le berceau, le vase de cuivre avaient une âme.

L'enfant dort. Anne repose. Les commères s'en sont allées. Une grande paix, telle parfois le soir en apporte, descend sur les collines, sur le jardin et pénètre en Joachim. On dirait que s'est arrêté le temps et le son le plus fugitif (le forgeron martèle toujours sur l'enclume) demeure suspendu dans l'air, sans mourir.

III

« Marie ! Marie ! »

« Coucou, maman ». Une petite voix sort de derrière les jarres à huile.

« Je t'ai fait une bonne farce, dis, maman ? »

« Que tu es polissonne de me faire ainsi toujours des farces ! Je t'ai bien cherchée cinq minutes. »

Anne étreint sa fille. Les boucles brunes caressent ses bras nus. Marie enfouit sa tête au creux de

l'épaule.

Dehors la haie d'hibiscus vibre éclatante. L'air frémit de soleil. Le ciel braille.

« Tu vas m'aider à préparer le déjeuner de ton père ».

Anne ne se lasse pas de regarder dans les yeux de sa fille. Marie est jolie, bien que son visage n'ait rien de particulier, hors ses yeux. Ses yeux, ils ne sont pas très grands et leur brun est banal, mais ils ont gardé l'insoutenable candeur des yeux des tout petits enfants. On dirait qu'ils regardent pour la première fois le monde. On dirait que rien ne s'y est encore miré. Deux gouttes du silence primordial, l'ultime reflet de ces eaux où avant la création nageait l'esprit.

Anne a peur quand elle voit les yeux de sa fille. Marie est à la fois joyeuse et tranquille pourtant ; une petite fille comme toutes les autres, plus espiègle peut-être, plus insouciante. Mais Anne se sent brûler sous son regard...

Ensemble la mère et la fille disposent la table. Marie veut toujours qu'on y mette des fleurs. Anne n'ose pas s'y refuser. Elle en est un peu choquée : les Pauvres de Yahweh lui ont appris à se détacher de tout. Et puis, dans ce ménage laborieux, on n'apprécie pas ce qui semble inutile. Anne se demande parfois si Marie n'aurait pas un léger penchant à la vanité ou au luxe. Pourtant Marie ne dispose que des fleurs simples sur la table, et elle préfère à tout autre un pot de terre brune, sans ornement. Aujourd'hui elle a rapporté des lys des champs, à l'or veiné de pourpre. Dans la maison qu'éclaire seule la porte ouverte, ils étincellent.

- « Où donc as-tu cueilli ces fleurs ?... »

- « Dans le champ de Simon, le cordonnier. Il lui en pousse plus que de blé ».

- « Tu y étais seule ? »

- « Oh non ! Toute la bande était là : l'autre Marie, et Marthe, et André, et Jacques ; Nathanaël aussi, avec son frère, le petit David. Ils ont rapporté de grandes bottes de ces lys ».

Anne n'aime pas beaucoup l'autre Marie, ni Nathanaël. Elle ne comprend pas pourquoi sa fille préfère ces enfants assez peu sages au petit Jude et à Sarah, des enfants tellement mieux élevés ! Chose curieuse, Nathanaël et David, très querelleurs, ne se battent jamais quand ils sont avec Marie.

- « Vous êtes encore montés dans les arbres ? »

- « Non, aujourd'hui nous sommes allés à la mare. Il faut en profiter tant qu'elle n'est pas encore sèche. André a fabriqué un bateau ; un bateau tu sais, avec deux voiles croisées, comme sur le lac. Malheureusement l'eau n'est pas propre et j'ai un peu sali ma robe ».

- « O Marie ! Quand seras-tu raisonnable ? »

IV

Anne est préoccupée. Elle ne peut s'endormir. Depuis deux heures elle se retourne dans son lit.

Joachim, lui, repose. Parfois il émet un grognement, quand Anne presque malgré elle le pousse un peu, espérant qu'il se réveillera. Il s'agite une minute, puis retombe dans un lourd sommeil.

À la fin Anne n'y tient plus. Elle le secoue :

« Tu dors . ? »

Elle le sait bien qu'il dort. Mais elle éprouve un léger remords et essaie de se cacher à elle-même qu'elle a réveillé son mari.

- « Mais oui, je dors »

Et Joachim, se retournant, cache sa tête sous la couverture.

- « C'est que vois-tu, je suis préoccupée par Marie »

- « Par Marie ? Elle va très bien. Elle est gaie comme un petit moineau ».

- « Justement ! ... Ah ! les hommes ne comprennent jamais ! Bien sûr elle est toujours gaie. Elle sait bien ses psaumes. Mais je n'ai jamais l'impression chez elle du moindre effort. Elle agit comme si tout était toujours naturel.

- « Certains jours, au contraire, j'éprouve de la frayeur. Je suis une pauvre femme, je le sais bien. Vous autres, les hommes, qui étudiez les Écritures, vous ne connaissez pas ces frayeurs. Le monde vous est tout expliqué. Nous, nous sentons trop de forces qui rôdent, qui s'affirment et se dérobent. Le monde est un livre, lui aussi, et lui aussi nous ne savons pas le lire. Je ne sais pas lire dans les yeux de Marie. Ils sont trop clairs et trop profonds : un puits dont les eaux ne sont plus que reflet du ciel. Quand Marie me regarde, tous les chérubins de feu brûlent mon âme. Parfois encore, - ah ! Je ne sais comment te dire – mon âme est une mer où la barque du Seigneur nagerait. »

-« Anne, tu me fais peur. Pourquoi rêver de telles choses. Marie est sage. Elle joue comme tous les enfants. Voici quelques minutes, tu lui reprochais d'être trop insouciante. À présent, tu crois voir l'Éternel dans ses yeux. Laisse ces choses... vivons sagement comme de pauvres gens que nous sommes... Aimer Dieu, aider

notre prochain. Ne pas nous mêler aux ragots du voisinage... Dors plutôt, la journée de demain est longue. N'oublie pas que dans une semaine nous montons à Jérusalem.

- « Joachim, emmènerons-nous Marie ? »

- « Mère, elle est trop petite »

- « Elle marche bien »

- « Ce n'est pas la question... A son âge, jamais nous n'y amenions ses sœurs. Tu n'auras qu'à la confier à ta cousine Rachel. Nous ne serons certainement pas absents plus de huit jours ».

-« Écoute, Joachim, j'aimerais mieux l'emmener. J'ai peur de la laisser, je t'assure. Je sens quelque chose de mystérieux en elle, comme si elle s'emplissait de silence. Tu as raison : elle est une petite fille comme toutes les autres... Elle est même plus enfantine que ne l'étaient ses sœurs au même âge. Pourtant... Vois-tu, j'aime mieux l'emmener. Elle marche bien. Elle est courageuse. Je ne crains pas la fatigue pour elle. Tandis que... Ah ! Je ne sais pas comment te dire cela... J'avais une cousine, quand j'étais enfant, la petite Lia. Elle est morte à douze ans. Je t'en ai souvent parlé, et je te l'ai dit que son charme était étrange. On la sentait pour toujours un enfant. On la devinait promise à la mort. Sa limpidité était si intense, si flagrante, qu'elle ne pouvait rester sur notre terre. J'ai toujours su, je crois, qu'elle mourrait jeune. Eh bien, Marie me fait penser à Lia. J'ai peur. C'est la même source, le même silence, la même innocence inaltérable. Elle est en dehors du mal, on le sent. Elle est d'avant le mal. J'ai peur. »

- « Tu es sotté, ma femme. Je te défends de parler ainsi... nous emmènerons Marie avec nous à Jérusalem. »

V

Les pèlerins monteront vers Jérusalem...

Anne et Joachim ont pris leur baudet pour que Marie puisse s'y reposer. Ils partent avant l'aube. Les dernières étoiles ne sont pas éteintes au ciel. Seule une blancheur laiteuse ternit la nuit vers l'horizon. Il fait un peu froid. Pour se donner du cœur les pèlerins chantent les psaumes de la Montée.

Les psaumes de la Montée ! Il semble à Marie qu'à travers la nuit des voix innombrables les reprennent. C'est un écho venu de très loin. Comme des âges futurs il sort de cette nuit finissante. Marie est au cœur de la psalmodie. Pour aller à Dieu celle-ci passe par elle. En Marie les voix s'harmonisent et se lient.

« Je me suis réjoui quand on m'a dit :

« Allons à la Maison de Yahweh »

Marie chante et sa petite voix enfantine entraîne toutes les autres.

« Vraiment, nous allons à la Maison du Seigneur, - dit un vieux pèlerin – jamais je ne me suis senti tant de ferveur ».

Le jour s'est levé. Par les moissons blanchissantes la caravane s'égrène. Les voix parfois se font plus lasses : Marie, elle, chante toujours. Elle n'entend pas que ses compagnons se sont tus. Des voix les relaient, venues de l'au-delà des siècles. Marie monte, au milieu d'un pèlerinage irrecensable vers une Jérusalem tout en or.

Midi, la halte. On mange un morceau de galette, quelques pommes, du raisin sec ou des dattes. Les enfants ont cueilli des fleurs. Ils en tressent des couronnes. « La plus belle sera pour Marie », dit un des garçons.

°

°°

Après trois jours de marche, Jérusalem.

Les pèlerins se sont agenouillés.

Comprendrons-nous leur émotion et leur joie ? Elle est sous leurs yeux, la ville de David et de Salomon ! Elle dévale de la colline de Sion comme une guirlande de fleurs. Avec ses maisons étroitement imbriquées, la terrasse chevauchant la terrasse (« ses maisons qui se tiennent ensemble », dit le psaume), elle évoque un gâteau de miel. Vraiment ici, dans l'âme des pèlerins coule le miel et le lait. Et par dessus tout ce lacis d'ombre et de lumière si haut qu'il en défie les collines avoisinantes – mont des Olives et mont du Crâne – épais, massif, vrai marchepied vers le ciel : le Temple.

Qu'importe si sur la Ville flotte l'étendard d'Hérode le Haï; qu'importe si sonnent plus haut que les trompettes du grand prêtre les clairons romains : il est là, le Temple où le Très Haut Lui-même est assis. Le Temple cache l'Arche qui est le Trône de Dieu, et on sait qu'autour veillent les Chérubins, leurs ailes posées sur leurs yeux, de peur qu'apercevant la gloire de Dieu ils ne meurent.

Les pèlerins se sont agenouillés. Marie seule demeure debout. La ville est devant elle, dans la myriade de ses ombres et de ses lumières, comme un ange ailes déployées. La ville est un ange à genoux. Il la salue en des mots inaudibles, des mots qui attendraient encore pour se former. Aux ailes de la ville messagère des choses

sont écrites : - David ? Salomon ? Ce fils de David qu'il appelle son Seigneur ? La ville entière est une annonce à Marie. Le Mont des Olives, le Mont du Crâne, tous ces lieux ont un sens qu'elle ne déchiffre pas mais qu'elle pressent en son cœur.

Quelque chose lui parle ; quelque chose l'appelle. Un gouffre d'amour et de lumière s'ouvre à ses pieds.

Au loin, Bethléem, la Maison du Pain ; et c'est encore un ange qui lui dit des choses ineffables et inentendues.

Les pèlerins ont repris leur marche ; Marie avec eux. La petite troupe s'est tue, tant la poussière de Jérusalem émeut les cœurs. Les pierres de Jérusalem, les pèlerins les caressent et avant d'en franchir la porte, ils en ont baisé les vantaux. Ils ont retiré leurs sandales : ce lieu est saint et ils sentent sous leurs pas, dans les dalles creuses et polies, la marque du pied de leurs pères. Les femmes se serrent plus étroitement le visage sous le voile pour qu'on n'entende pas leur sanglot.

Marie aussi a caché son visage pour mieux voir et mieux entendre en elle la salutation inaudible de Jérusalem. Le message intraduit de la ville, elle le repasse dans son cœur.

VI

Marie est rentrée de Jérusalem. La vie quotidienne a repris. Marie avait quitté Nazareth avec les enfants. Elle est revenue avec les femmes ; un peu à l'écart pourtant : les commérages de l'étape la lassaient. Surtout ils l'empêchaient de se recueillir. Dans la ville, elle a séjourné une semaine. Chaque matin, avec les autres pèlerins, elle s'est rendue en un des sites les plus fameux. Elle a descendu la vallée du Cedron où les morts se rencontreront. Elle s'est assise parmi les tombes peintes de bleu (Ces tombes bleues qui du Temple semblent le regard des morts). Au-delà du Cedron, par des sentiers aux pierres glissantes, elle a atteint le mont des Olives. Partout l'a empli le sentiment d'une parenté entre la ville et elle-même. Ce sentiment, elle n'en a pas parlé à Anne. Aucun mot n'aurait su le traduire.

Un appel ? Oui, un appel. Imprécis ? Informulé ? Oui, mais un appel. La ville ne l'a pas seulement accueillie comme toute fille des hébreux. Ange aux ailes oscellées de toits, d'édifices et de remparts, mais aussi de regards (tout un peuple de vivants et de morts), la ville roulée dans son grand manteau de collines, tremblante de chaleur, vêtue de pierres et de palmes, s'est devant elle agenouillée.

Et Marie chaque soir désormais, dans le fond du jardin, s'assied parmi les fleurs et médite, la quenouille à la main. Le fuseau déroule son fil. Marie le conduit d'instinct : sa pensée repasse l'étrange salut de Jérusalem.

Ainsi bien des soirs... d'autres enfants maintenant jouent sur les places de Nazareth. Marie aime entendre leurs chants. Mais ne lui sont-ils pas annonce aussi ?

Les voix s'étendent sur le soir, elles le revêtent, elles l'irradient d'étincelles comme une rosée. Le printemps éternel des voix d'enfants a reverdi les platanes. Les rumeurs du jour se sont tues ; le silence est vif, aigu, strié de sons clairs : le heurt du seau sur la margelle, le cri strident d'une hirondelle.

Une à une autour du ciel les étoiles s'allument en couronne.

°

°°

Les jours de Marie coulent toujours pareils. Pourtant, Anne s'inquiète. Depuis le voyage à Jérusalem quelque chose la sépare de Marie. Celle-ci est toujours la même. Elle balaie la maison. Elle cultive le jardin. Elle descend deux fois le jour chercher de l'eau à la fontaine. Anne est une heureuse mère : point n'est besoin de batailler pour obtenir ces services. Marie ne s'attarde pas à bavarder autour du puits comme ces effrontées qui jasant pendant des heures et rient sous leur voile mal refermé chaque fois que passe un homme. Marie chante encore en travaillant, mais elle parle peu. Ou plutôt on dirait qu'elle se parle à elle-même. Anne a parfois l'impression d'une sorte de présence en sa fille, une présence douce, bienveillante, comme si un ange l'avait envahie.

°

°°

Dans l'atelier grince la varlope de Joachim, un grincement soyeux contre le bois, presque musical. Un temps de silence... Anne en profite pour aller trouver son mari, espérant ne pas trop le déranger.

- « Mère ? Qu'y a-t-il entre toi et moi ? Ne t'ai-je pas dit de ne pas me déranger pendant mon travail ?
- « Je ne t'entendais plus ! »
- « Je te l'ai déjà répété. À aucun moment tu ne me déranges davantage. Je réfléchissais. Tu vois ce nœud dans le bois. Il me gêne. Si j'évide plus, le joug sera trop fragile. Il risque au contraire d'être trop pesant si je laisse ce nœud. L'émincement par en haut est la solution : mais comment maintenir la courbe à

laquelle tiennent les gens d'ici ? Le joug serait plus droit peu importerait : les chananéens en utilisent de tout à fait droits. En Galilée on les aime très courbés. On prétend qu'ils propagent mieux ainsi la vibration de la baguette. Moi je pense que c'est surtout une question d'habitude.

- « Joachim, tu travailles trop. Tu te donnes trop de mal. Tu t'es couché bien tard hier soir. Il te faudrait un aide. »
- « Justement Joseph, le fils de Jacob (tu sais, il est un peu notre cousin) m'a demandé si je n'aurais pas du travail pour lui. C'est un bon ouvrier très consciencieux. Acharné à la besogne. Une seule chose m'ennuie : introduire ici un garçon aussi jeune ».
- « Pourquoi ? À cause de Marie ? Tu as bien tort. Ce garçon est très sérieux. Il n'a pas d'argent ? Il me plairait pourtant comme gendre. Il ne boit pas. Il ne sort pas. Tu m'as dit toi-même que sa meilleure distraction était de prier à la synagogue et qu'il interprétait à merveille les écritures.
- « C'est vrai, Anne. J'apprécie ses commentaires. Ils sont simples. Ils n'ergotent pas sur chaque accent. Quand Joseph parle des Textes, on croirait qu'il a vécu avec les prophètes.
- « Si tu le prends comme ouvrier, on se croira à la synagogue ici. Vous discuterez les interprétations de tous les rabbis.
- « Oh ! Tu sais, il est travailleur... Alors pour Marie tu ne vois pas d'inconvénients.
- « Qu'il vienne toujours. J'aime bien ce garçon simple. Et puis, comme il a perdu sa mère et son père, il vit seul. Cela me fait de la peine de penser qu'il fricote son déjeuner.
- « Comme tu es au courant !
- « Oui, je l'ai observé. Et puis cela se voit. Il est trop maigre, le pauvre. C'est triste d'être si seul, même quand on n'est pas bavard. (Si jamais nous le marions à Marie, quel ménage de silencieux !) Pour le moment le mieux est que Joseph et toi preniez vos repas ici. Ce ne serait pas convenable qu'il entre dans la salle. S'il veut, on pourrait le loger chez les Azachias. C'est tout près.
- « Joachim, puisque j'arrive à te voir un peu, je voudrais te parler. Nous sommes des silencieux, nous aussi. Nous ne bavardons pas souvent. Il y a des choses auxquelles je pense devant Dieu, et je dois te les dire. Marie m'inquiète. On la croirait toujours tournée vers l'intérieur d'elle-même. Quand je l'interroge, elle me répond, mais juste ce qu'il faut. Elle est toujours aussi tendre, gentille, bonne : je n'ose pourtant lui parler, tant j'ai l'impression de la distraire de quelque chose d'important. Elle parle, mais comme si elle continuait à s'entretenir avec un interlocuteur invisible.
- « Pourquoi t'émouvoir, ma femme ? Simplement notre fille est d'âge à marier.
- « Je l'ai pensé, moi aussi... là encore elle m'étonne. Quand j'essaie de lui parler de mariage, elle détourne la conversation. Elle n'aime pas que les voisines évoquent les enfants qu'elle aura plus tard. Quand moi j'insiste, j'ai l'impression que je la heurte, que je la froisse, que même je la fais souffrir. Elle aime bien les enfants pourtant. Très souvent elle en attire ici. Elle joue avec eux. Elle leur raconte les histoires de notre peuple. Elle leur parle du Messie qui viendra. Mais si j'évoque son mariage ou ses enfants, comme je te l'ai dit, elle détourne la conversation, ou bien elle saisit le premier prétexte pour se retirer dans son jardin.
- « Allons, Anne, laisse-moi travailler. On verra bien. Ne la brusque pas. Je demanderai à Joseph de travailler avec moi. De toute façon, c'est un bon ouvrier, sérieux. Pour le reste, on verra. »

VII

Comment dire un amour où tout fut silence ? Comment traduire la profondeur ineffable de l'amour entre Joseph et Marie ?

Le village se réveille à peine. En cette heure furtive de l'aube, Joseph s'est déjà levé pour prier. Dieu l'entendra-t-il ? Le comprendra-t-il, qui ne se comprend plus lui-même ? Lui si rude et que ses camarades trouvent un peu lourd, comment un tel sentiment a-t-il pu naître en lui ?

Joseph est debout, face à l'aurore. Il s'est drapé dans son manteau de prière où le jour naissant trace comme sur les collines des ombres mauves. « Écoute Israël, a-t-il chanté, l'Éternel, Yahweh, est ton Dieu ». Mais en lui, c'est le Cantique qui monte et se mêle à la bénédiction du matin. Et quand le soleil jaillit d'un bond à l'horizon, s'accroche tel un fruit d'or à l'épaisse branche des nuages, dans son cœur ce soleil auréole un visage de femme – le visage entr'aperçu de Marie.

Joseph est un gars tout simple. Ses dix-huit ans n'ont connu que Nazareth, le travail quotidien, penché sur l'établi, et, plus jeune, la garde des troupeaux sur les oliveraies. Orphelin, il a mûri dans la solitude. Son pouvoir d'aimer est intact, inemployé.

Son pouvoir d'aimer... C'est un feu, et c'est aussi une tendresse exquise. Sa force (il passe pour le plus

robuste du village) éprouve un immense besoin de protéger. Ce n'est pas pour gagner le tir à l'arc qu'il est fort, mais pour abriter Marie ; pour lui éviter toute peine.

Dès le matin, près de Joachim, il maniera la scie et le rabot : peut-être apercevra-t-il Marie. S'il ne l'aperçoit qu'une minute, cela suffira pour le bonheur d'un jour. Elle posera son voile sur la bouche, mais il apercevra ses yeux.

Lui est-il indifférent ? Quand ils travaillent, elle apporte parfois de l'eau, ou bien des pommes, ou des oranges. Si Anne est absente, elle leur sert la bouillie de maïs, à midi. Joseph ne lui a presque jamais parlé, mais il rencontre ses yeux. Oh ! Joseph n'est pas un poète. Il ne saurait traduire ce qu'il éprouve, ni même se le dire à lui-même. Les yeux de Marie lui sont des refuges de silence. Ils lui offrent un repos, silencieux comme les ciels d'été, le soir, quand les hirondelles sont parties vers le Nord et que rien n'altère ni ne strie la transparence. Ils donnent la même joie que la rue de Jérusalem après la chevauchée dans le désert. Surtout, ils portent la paix. Quand Marie est là, pour Joseph l'heure ne s'écoule plus. Tout est là où il doit être, ordonné par ce regard. L'établi, les outils, les fleurs lui empruntent leur sens. La cruche, avec sa fine sueur irisée où la porte ouverte accroche un reflet bleu, acquiert une soudaine densité. Elle est là comme de toujours, comme pour toujours.

Instants furtifs. On n'a pas beaucoup de temps pour penser. Les commandes pressent. Mais parce que Marie vit dans cette maison, le travail est une paix. Joseph et Joachim chantent parfois. Quand le travail n'est pas absorbant ils alternent les versets des psaumes. Parfois Marie, qui dans le jardin clos file ou tisse à son métier, par dessus le mur leur répond.

°

°°

- « Marie, pourquoi ne pas épouser Joseph ? Il est bon. C'est un excellent ouvrier. Il t'aime. Ses yeux quand tu passes ! Une mère n'a pas besoin d'en voir plus pour être assurée de son amour. Lui aussi, n'en voudrais-tu pas ? »

À la surprise d'Anne, Marie ne dit pas non. Marie qui jusqu'à présent refusait tous les partis, qui n'avait pas voulu de Ruben, ni de Mathieu, ni de Thaddée.

- « Mère j'ai besoin de réfléchir. »

Le désir de se marier possède les filles d'Israël. Elles y pensent déjà toutes petites, avec leurs poupées. Sur les places, c'est au mariage qu'elles préfèrent jouer. Plus grandes, quand elles ramènent leur voile sur leur visage, c'est avec l'espoir que les garçons auront quand même eu le temps de les voir.

Coquetterie de femmes, bien sûr ! On ne chante pas à quinze ans les épithalames du Cantique sans rêver à l'homme qui, un jour, vous emmènera dans sa maison. Il sera grand et mince comme le chevrier des montagnes, ses yeux auront le velouté des nuages au couchant. Mais surtout, qu'est une femme sans un enfant dans cet Israël ? Qu'est-elle tant qu'un époux ne lui en a pas donné l'espoir ?

Dans Israël, toute joie est attendue. Depuis un millénaire, ce peuple attend. Les colonnes de ces captifs se sont égrenées sur les routes de Babylone. Les fleuves lui en furent amers. Pourtant, quand les femmes y remplissaient leurs cruches, elles ne pleuraient pas car elles savaient qu'un jour naîtrait de l'une d'elle le Messie. On a razié la Ville. On l'a brûlée, Jérusalem. Les Syriens ont installé leurs prostituées dans le Temple. Mais quand l'ennemi écrasait la tête des bébés contre les murs, les femmes d'Israël pensaient à l'Enfant qui écraserait l'ennemi. Cet espoir, les filles d'Israël l'ont dans leur chair, l'ont dans leur sang. Il est leur chair, il est leur sang – tissé en elles. Qui sait ?... puisque l'une d'entre elles l'engendrera, le Messie... Et puis, chaque enfant ne le préfigure-t-il pas ? Il aura ces membres fragiles, cette molle transparence de tous les nouveaux nés. Un petit enfant, c'est toujours un peu le Messie...

Le romain campe aux portes de Nazareth : il fait vraiment beaucoup de bruit. Il a placé sur le trône de David des métèques à demi-grecs – et on les hait. On parle de ces choses le soir dans chaque maison. On se raconte les dernières histoires de l'occupant. Il est si bête, le romain, avec sa tête carrée ; si peu subtil, ce mangeur de porc. On lui refile les plus vieux poulets. Il les mange sans même les saigner ! Et puis, sa façon de nous rabattre les oreilles avec ses bienfaits, parce qu'il a tracé de grandes routes dallées... par où il emporte notre blé ! Voilà maintenant qu'il veut mobiliser nos fils, pêle-mêle avec les incirconcis. Hérode en a promis tout un contingent.

Vienne le Messie ! Israël n'a plus d'autre espoir. Vienne le Messie ! Plus personne n'oserait se révolter, après l'atroce supplice des Macchabées ! Des croix sont toujours prêtes, au bord des routes, chaque colline est hérissée d'un poteau : à son pied le madrier qu'on hissera avec le pendu tout cloué. Les chiens roux les connaissent bien, qui sans cesse rôdent alentour, et les vautours s'y posent en hochant leur tête cancéreuse.

Vienne le Messie ! Israël attend et avec lui Marie. L'attente des siècles, elle la sent en elle. Quand les hommes parlent de l'humiliation d'Israël, elle qui se sait fille de David, elle pleure. Jérusalem, qu'as-tu fait de tes prophètes ? Qu'as-tu fait de tes saints ? Tu les as lapidés et Yahweh t'a humiliée. Plus triste encore la corruption

qu'apportent avec eux grecs et romains. Les fils d'Israël à ce contact se pervertissent. Les hommes racontent des histoires qui font rire du romain, mais presque toutes, elles montrent que le peuple juif se dégrade.

Un enfant, Marie le désire. Un enfant, promesse de Dieu faite chair. En elle, tous les siècles de l'opprobre attendent cet enfant avec une clameur passionnée. Dans sa chair même, elle sent que la mesure est comble. Dieu ne peut plus ajouter une souffrance de plus à ses souffrances.

Être mère... quel désir dans le cœur de cette petite fille à l'extrême attente d'Israël, quel désir dans le cœur de cette petite fille qui est déjà éternellement la mère entre toutes les mères ! Marie a joué à la poupée : une poupée que Joachim avait taillée lui-même dans du bois d'olivier. Elle a habillé cette poupée, elle l'a cajolée, elle l'a grondée aussi, elle l'a bercée. Maintenant quand elle prend un bébé, d'instinct son bras s'arrondit pour que repose mieux la petite tête.

Le rêve d'être mère la saisit souvent quand elle est seule dans son jardin. En ces heures de repos et de prière, plus sensible se fait la présence de Dieu. Elle est en elle et autour d'elle comme le silence. Mystérieusement cette présence est liée en elle à la soif de devenir mère : cette présence attire sa soif et la comble. Le désir d'être mère est si grand que Dieu seul, semble-t-il à Marie, pourrait l'apaiser.

Pourtant elle n'a jamais accepté les époux que sa famille lui a proposés. De braves garçons, probes, travailleurs, sinon Joachim n'en aurait pas voulu pour gendre. Marie éprouvait pour eux de la sympathie : elle voyait bien que leur amour ne pouvait être ni à la mesure ni à la qualité de son amour. Oh ! Elle ne voudrait ni d'un prince ni d'un savant, mais d'un homme en qui son silence pût se refléter.

Son silence, le silence parfait de sa virginité : car Marie restera vierge, elle le sait, elle le veut – elle le veut et toute son âme lui dit que Dieu le veut. Même cette maternité dont monte en elle l'appel, elle y renoncera. Elle la crucifie en elle. Elle s'y crucifie. Cette maternité, elle y renonce, et c'est se renoncer, se nier soi-même, s'abolir. La mère entre toutes les mères accepte de n'être pas mère et dans l'alchimie de la Grâce elle mérite d'être entre toutes les mères la Mère Unique, la Mère en qui toute maternité se consomme, se sublimise et s'incruste dans l'Éternel.

Au ciel l'Ange que dans son éternité Dieu a appelé pour être l'expression du plus beau de tous les amours humains, se lève devant Sa Face. L'Idée de l'amour maternel a paru devant le Trône de Dieu.

Pourtant l'histoire que je vous raconte est une simple histoire de Galilée.

Et Marie, petite fille de Galilée n'a pas répondu « non » à sa mère. Elle n'a pas refusé d'épouser Joseph. Elle a crucifié sa maternité, parce que Dieu veut qu'elle reste vierge, et même quand elle n'a pas répondu « non ». Elle avance dans une nuit épaisse et molle. La nuit torride, quand monte du désert le vent de sable, enserre son âme. Elle sait qu'elle doit rester vierge. Son amour maternel, elle le reportera sur tous ceux qui souffrent. Ou bien elle s'enfermera dans une grotte du désert, seule en face à l'Éternel. Ce soir un sentiment secret la pénètre qu'elle sera la mère, qu'elle sera celle qui souffre, qu'elle sera la recluse aussi et que Dieu conciliera l'inconciliable. Elle n'a pas dit non quand Anne a parlé de Joseph et elle sait qu'elle ne devait pas dire non.

Le vent de sable roule sur son âme. Marie sait et ne sait plus. Dans cette petite fille quelque chose s'arrache ; Dieu est loin, très loin. Elle se tient l'âme droite dans une tourmente. Avec passion elle s'attache à une seule pensée : vouloir ce que Dieu veut. En aveugle, puisque les volontés de Dieu se contredisent, elle s'attache à vouloir ce qu'Il veut.

Cette résolution la guide comme un phare, parce qu'elle travaille ou qu'assise dans son jardin elle médite. Dans le tourment de son âme elle ne peut répéter qu'une prière : « Que Votre volonté soit faite ». Les psaumes meurent sur ses lèvres. Elle ne parvient même plus à en prononcer un verset entier. Elle n'en trouve plus les mots. Tandis que sa vie se déroule très humble, très simple, très quotidienne (elle lave le linge et la vaisselle, elle va puiser l'eau, elle cultive le jardin) la marée des doutes déferle aux pourtours de son âme.

L'Ennemi a choisi cette heure, l'Ennemi que depuis sa plus petite enfance elle sent rôder. Il veille, tapi, aux portes de son silence. Il la guette. Qui est-elle ? Il ne le sait ; mais à l'approche de cette âme a redoublé sa brûlure. Une clarté l'aveugle, le suffoque, le tord. Pourtant il ne peut s'en détacher, pas plus qu'il ne pouvait se détacher d'Ève quand dans le jardin d'Éden l'éblouissait sa pureté incandescente. Satan ignore qui est cette âme : jamais il n'en a vu de si claire. Jamais il n'a tant senti le désir de ternir et de souiller. Au sein de sa douleur, ce lui est comme une volupté. La bataille est décisive pour lui : il le sait. Il le sait aussi qu'on touche au sommet des Temps. Cette petite fille est-elle l'Ève qui doit venir et le terrassera ? N'en est-elle encore que la messagère, une messagère qu'il pourra détruire ?

Dans l'âme de clarté il cherche la fissure, dans la lumière inviolée la trace d'ombre. Il voit, lui aussi, le trouble qui enrobe l'âme de Marie. La création, le tourbillon spirique des galaxies, la flamme même des archanges brûlant aux marches de son trône, Dieu ne les a voulu que pour qu'une âme puisse l'aimer. Lucifer lui-même n'avait été créé que pour auréoler cet amour. Lucifer l'a refusé. Sa splendeur devant quoi pâlisent les

séraphins, il ne l'a pas courbée.

Serait-ce son jour à lui ? Il peut blesser Dieu. Dieu le-haï s'est voulu comme une faiblesse. Il a décidé que l'homme Lui soit un dieu. Alors dans cette lumière et cet amour, lui, Lucifer, se dressera comme un écran. Puisque Dieu veut être aimé, il le frustrera de l'amour.

Satan prend tous les visages du doute. Jadis il s'enroulait à l'arbre du Bien et du Mal : ainsi s'enroule-t-il à l'âme de Marie. Chaque reflet de sa spire est sur l'âme de Marie la tentation d'un désespoir. Dieu est absent. Dieu n'abrite pas Marie. Alors Satan se rue. Il rassemble pour un assaut de délire sa splendeur d'aurore. La subtilité de la plus vive intelligence créée, il l'aiguise pour ciseler un doute plus aigu.

En vain... la mer bat le rocher sans le pénétrer ni l'abattre. D'une vague il resurgit, inentamé. Aussi violent que fouette Satan, aussi fin qu'il insinue, le roc est là : le « fiat ». « Votre volonté, votre volonté ! » entend Satan, et ces mots brisent ses assauts. Le « fiat » pour lequel Dieu a créé les mondes, Satan ne le taira pas.

« Votre volonté ! » répète Marie. Oh ! Dans son tourment coule beaucoup de douceur humaine. En cet instant même, hormis ce tourment où Satan halète et enveloppe Marie dans sa lumière morte, une grande douceur humaine coule en elle ; une grande douceur humaine coule sur le sacrifice de sa maternité : elle aime Joseph. Elle l'aime, ce grand garçon timide. Elle aime sa droiture. Elle aime sa force un peu sommeillante. Il a quatre ans de plus qu'elle, mais elle se sent son aînée. Il est vulnérable de candeur. Sous sa force, il est si apte à souffrir.

Marie aime les yeux de Joseph. Ils sont veloutés et lorsqu'ils la regardent, ils s'embuent de larmes. Des yeux d'animal fidèle, mais elle les a vus d'une dureté étincelante un jour qu'un soldat romain rudoyait un petit enfant. Marie aime les mains de Joseph, ses lourdes mains que la varlope et le rabot ont déformées – des mains lourdes qui tremblent quand elle paraît dans l'atelier. Elle aime en lui la brusquerie un peu farouche des hommes vierges. Oui, un très simple amour humain s'est glissé dans le cœur de Marie : elle aime comme toutes les jeunes filles ont aimé le fiancé qu'on ne connaît pas encore bien et qui, au milieu même d'une grande confiance, effraie un peu.

Un soir – après qu'Anne lui eut parlé – Joseph a pris la main de Marie. Et Marie a su qu'elle serait son épouse. C'était un soir de printemps où surprend la neuve longueur des jours. Il fait encore clair, mais les arbres ont tu l'entrefroissement de leurs feuilles et les oiseaux cessé leur chant. Les arbres se sont endormis, malgré la lumière, surpris, eux aussi, qu'elle dure. Les fleurs du soir dans cette lueur atone, venue comme de partout et sans ombre, avivent leurs colorations. L'air crayeux amortit les sons : à peine distingue-t-on les deux notes alternées de la fontaine sur ses dalles. Tout est paix.

Ce soir là, les anges ont su que l'amour des hommes est prière et sainteté, qu'il est l'un d'eux envoyé comme un reflet de Dieu sur la terre. Les anges, ils sont partout dans cette histoire. N'est-elle pas leur histoire aussi, quand juste jaillis de Dieu ils ont adoré l'image de Celui qui serait quand même le fils de l'Homme ? Les anges sont partout dans cette histoire. Ce soir, les anges de toutes les fiançailles se rassemblent. Ils versent devant Marie, comme des roses, les corbeilles de l'amour humain...

... L'amour humain fragile et tout puissant, comme Marie...

... L'amour humain de même essence que Marie, puisqu'il est « oui ».

VIII

C'est fête à Nazareth, aujourd'hui.

Ce « oui », Marie l'a dit à Joseph.

C'était un soir. Un rayon étendu jusqu'au fond de l'atelier muait en spirales d'or les copeaux de l'atelier. Par la petite fenêtre on apercevait un coin de ciel vert et lisse. Croyant Joseph reparti, Marie était venue reprendre la cruche à eau pour laver des poussières de bois. Aussi par hasard, s'étaient-ils trouvés seuls.

Que se sont-ils dit alors ? De pauvres mots humains, mais sur leurs lèvres lourds d'un sens que nous ne pourrions pas saisir. Et Marie sût que l'amour de Joseph était comme le sien au-delà de tous les amours de la chair, si intense et si pur que seule leur double virginité le consacrerait.

Alors, ils restèrent la main dans la main. D'or, le soleil se fit rose. Le ciel aviva, puis éteignit ses colorations. Par la fenêtre, entre les fleurs, on aperçut la première étoile.

Voilà pourquoi c'est fête aujourd'hui à Nazareth. Joachim fiance sa fille à Joseph, son compagnon. Les fiançailles ne sont pas grandioses. On est même un peu choqué dans le pays. Le fiancé ne possède rien. Marie aura tout juste en dot une douzaine de moutons et deux chèvres. Les fiancés sont trop pauvres pour s'acheter une maison. Ils attendront d'en acheter une pour que les fiançailles deviennent mariage.

Les commères en jacassent. La vieille Sarah surtout est dépitée. N'est-ce pas elle qui toujours s'entremet pour les fiançailles ? Qui indique aux familles le chiffre des dots ? Elle s'entend mieux qu'aucune autre à préserver des discussions directes qui laisseraient des souvenirs pénibles entre les familles. Inutile de dire

qu'elle en tire profit. Des poulets par ci, une oie par là. Ainsi la gratifie-t-on.

Et voilà qu'elle n'aura rien ! On ne l'a même pas invitée au déjeuner (Anne n'aime pas ses commérages). Aussi s'en donne-t-elle. Sa langue va bon train. Une rage l'anime, une rage vivante, comme si quelqu'un en elle lui soufflait des mots méchants. Ah ! Ces purées ne l'ont pas invitée : eh bien ! Ils verront !

Elle a trouvé quelqu'un pour lui donner la réplique : une certaine madame Ruben, de mœurs assez légères et déjà mûrissante. Il fut un temps, elle avait essayé d'attirer Joseph. Ah ! on le déchire à belles dents, ce marié qui n'aime pas les filles ! Quel nigaud ! « Quel nigaud ! Il fait la mijaurée mais on sait bien ce que cela veut dire. Ils sont tous pareils, ces cagots ! C'est moi qui vous le dit, Madame Sarah. Ce n'est pas parce qu'ils sont cousins du grand prêtre Zacharie et qu'ils l'ont invité à déjeuner qu'ils me font peur, allez ! On n'est que des ouvriers, mais on a sa fierté, pour sûr. Et ils peuvent nous regarder de haut, le Joachim et sa femme. On a sa conscience pour soi, pas vrai, Madame Sarah ? Et dire qu'ils ne vous ont même pas invitée à dîner, une femme comme vous, que tout le beau monde respecte. C'est rien de le dire !

- « Vous avez bien raison, Madame Ruben. Moi, celle que j'aime pas, c'est leur Marie. Cette idée d'abord de l'avoir appelée Marie : « princesse » : quand on a pas trois chemises et qu'on la donne sans dot à un type qui n'a pas un sou vaillant ! Parce que je vous le dis, Madame Ruben, sur la tombe de ma mère, je vous le jure qu'il n'a pas un sou vaillant, le Joseph. Et ça fait des histoires parce que ça descend de David. Vrai, c'est rien de le dire ! Cette Marie, d'abord elle est fière. Eh bien ! Elle sera fière quand elle recoudra des pièces sur les chemises de son Joseph et tant et tant qu'on ne verra plus le tissu. Elle peut être fière ! Il n'a même pas une maison pour la loger, son amoureux ! »

Ainsi les commères déchirent, mais les enfants, eux, ne s'y sont pas trompés. Ils acclament les fiancés. On ne peut les retenir et un petit tout nu s'est accroché à la robe de Marie. Ils ont entonné l'épithalame de David (« on n'a pas idée ! » grogne la vieille Sarah). Garçons et filles, se tenant par la main, escortent la fiancée jusqu'à la synagogue.

°

°°

Le déjeuner est simple. Ils sont une vingtaine, de la proche parenté. On a grillé deux moutons sur des sarments de vigne : on a farci d'amandes, pour les manger avec le couscous, six poulets gras. Anne court de la cuisine à la salle, veillant pour que rien ne manque. Le vin de Nazareth est bon. Les parents venus de Cana ou de Jérusalem le présentent tant qu'on est vite assez gai. On chante de vieilles chansons. On raconte des histoires dont l'occupant romain paie les frais ou encore les métèques amis d'Hérode.

Pendant qu'on chante et qu'on rit, les fiancés se sont retirés dans le jardin. Comme au soir de leurs accordailles, ils se sont pris la main, sans rien dire. Leur amour, où tous les amours humains se sublimisent, est au delà des paroles et des tendresses. Leurs yeux échangent le sacrement du regard.

Deux tourterelles roucoulent sur un mur. C'est un de ces soirs à la fin de l'hiver où on sent que va jaillir le printemps. Comme de petites flammes, les bourgeons percent le figuier. Un frisson court sur l'herbe neuve. Le cliquetis des épineux sur les landes s'atténue de naissantes feuilles. Un vent duveteux et tiède monte avec le soir.

Comme le bourgeon aux branches du figuier, pointe sur la Terre une joie timide. Elle hésite encore et tremble. Elle murmure au babillage des sources. Elle palpète à la gorge des ramiers. Elle s'entrouvre au premier lys. Quelque chose a dit sur la terre que l'éternel Printemps allait naître.

IX

La maison de Joachim s'appuie sur la montagne. Depuis son enfance Marie a toujours vécu dans une grotte. Seule la chambre commune et l'atelier donnent sur la ruelle. Les autres chambres et les réserves se creusent dans la falaise, aérées par les fissures du calcaire. Celle qui pose ses pieds sur les astres a vécu dans la terre, comme en une cavité maternelle. L'Annonce et la Nativité furent abritées au secret des grottes, comme l'heure du suprême dénouement, quand au soir de la Croix la mère dépose Jésus au tombeau.

Joseph travaille dans l'atelier avec Joachim. Dans le petit jardin Anne pile au mortier le maïs. Marie s'est retirée dans l'ultime resserre de la maison, presque vide en ce mois de Mars où les provisions s'épuisent. À peine quelques grappes d'aulx ou d'échalotes accrochent dans la pénombre un reflet. Depuis ses fiançailles Marie se retire souvent ici pour prier. Elle y pense à Joseph que la coutume ne lui permet guère de voir tant qu'elle n'habite pas chez lui. Quelque chose l'étonne en elle-même et elle y repense souvent : cette virginité que le mariage consacre. Marie scrute le dessein de Dieu et toute remise en Lui, elle prie. Il lui semble elle-même se découvrir. Son âme est une demeure dont elle n'a jamais fini de parcourir les salles. Elle en pressent d'autres encore plus belles, derrière les portes aujourd'hui fermées. Quelque chose lui dit qu'en elle-même elle se dépasse.

Satan s'est tu. Depuis ses fiançailles Marie ne sent plus son souffle fétide. Elle repose dans la paix. Tout

est calme et silence en elle. Elle s'ouvre à Dieu et son âme est libre et sans ride. Il lui semble que par cette prière immobile Dieu la creuse et l'amplifie, comme on approfondit les grottes de la montagne pour y demeurer.

Anne s'inquiète du silence chaque jour plus grand de Marie. Elle ne comprend pas cette fiancée qui ne rit pas. Elle s'émeut de ses longues heures au fond de la maison. Certes Marie est toujours la première à la fontaine et sa quenouille file plus vite que tout autre dans le pays. Mais cette gravité recueillie ? Cette attente est dure pour une fiancée, Anne le sait. Elle voudrait bien leur trouver un logement. Est-ce vraiment pourquoi Marie s'enferme ainsi dans la resserre ? Marie paraît parfois ne plus regarder qu'à l'intérieur d'elle-même.

°

°°

Autour de Marie, le silence n'est pas vide mais présence. Il palpite. La pénombre se dore de lueurs. L'air est étoilé de pollen. Marie prie réfugiée en elle-même. Son âme a dépassé les bornes de l'univers. Elle s'approfondit jusqu'à l'infini. Soleil, étoiles jouent en elle. Les voies lactées sont dans cette âme.

Mais que sont les voies lactées pour Marie ? Elle est au-delà de toutes les durées. L'Éternel n'a-t-il pas posé la main sur son cœur ? Il lui confère Son immensité.

Une main sur son cœur : cette lumière soudain dans l'ombre, si vive que Marie croit en mourir. Vibrante d'ailes et de regards, oscellée de mondes, sertie d'aurores, une pensée de Dieu s'agenouille à ses pieds « Que suis-je, un ange devant moi prosterné ? » la plus intime des volontés formées de Dieu, celle qui au-delà de toutes les sphères de la Gloire joue devant sa face, celle même qu'Il voyait en coulant l'univers au moule de sa Parole, plus fulgurant même que Lucifer, un ange.

« Je te salue, Pleine de Grâce »

L'ange ne l'a pas appelée Marie, ce nom que l'écho des siècles a traduit Notre-Dame. Un nom nouveau voue Marie à une splendeur plus précise. Elle en a peur. Elle, la petite fille de Palestine, elle s'entend nommer du nom même de la complaisance divine. Elle n'est plus Marie. Elle n'est plus la Reine sous la couronne des étoiles : elle est Celle que Dieu regarde de tous les faisceaux de ses regards. Cette plénitude en même temps l'abolit. Marie n'est plus que le regard de Dieu sur elle. Elle n'a plus d'autre nom, elle n'a plus d'autre être que la complaisance de Dieu en elle, miroir de l'infini même de Dieu. La petite fille de Palestine, bergère avec son troupeau turbulent, est au-dessus même des anges, est l'objet du plein amour de Dieu.

Souvent elle la revivra, cette minute déchirante où devant la prosternation de l'Ange elle découvre sa propre grandeur pour qu'aussitôt il l'en dépouille. Les siècles lui restitueront ce nom de Marie, un peu dérisoire pour la fille de David en cette Palestine envahie. Elle retrouvera à l'infini des Rosaires le nom qu'elle vient de quitter. Aujourd'hui elle l'a dépouillé pour n'être plus que l'Immaculée Conception : celle qui ne se définit que par l'amour de Dieu pour elle.

« Le Seigneur est avec toi ».

Pour la petite fille d'Israël, le mystère est grand. L'Incommunicable est avec elle. Les prophètes n'ont clamé de siècle en siècle la transcendance divine que pour qu'elle s'associe aujourd'hui à la création. Abraham et Moïse ont dénoué leurs sandales pour un lieu frôlé par Yahweh, et voici que le Seigneur est avec Marie ! Le Seigneur, le Dieu d'Isaïe, le Dieu d'Élie, le Saint ! Le Dieu qui brûle les lèvres. Le Dieu dont telle est la gloire qu'il faut mettre un manteau sur ses yeux quand elle passe !

La crainte de Dieu a saisi Marie.

L'Ange est toujours prosterné, mais chaque minute plus fulgurant comme si la splendeur de Marie ruisselait en lui.

Pourtant, un apaisement se fait :

« Ne crains point, Marie, car tu as trouvé grâce devant Dieu. Voici que tu concevras et que tu enfanteras un fils à qui tu donneras le nom de Jésus. Il sera grand : on l'appellera Fils du Très Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera éternellement sur la maison de Jacob et son règne n'aura point de fin. »

Marie retrouve la maternité qu'elle a crucifiée. Dieu a entendu sa plainte. Une joie calme l'emplit. Son âme désormais est une barque glissant sur les eaux apaisées de la certitude.

L'Ange agenouillé est une cathédrale toute d'or : Ses ailes ont tendu d'or la pénombre. Dans l'Intelligence déployée autour d'elle Marie lit une promesse de grandeur. Mais déjà elle est elle-même effacée. C'est son fils qui est grand. Il la traverse comme un rayon traverse un éclat de cristal. Sa grandeur, il la tire de Dieu et – comme homme – au-delà de Marie il la tient de David. L'annonce même de l'Ange renonce déjà Marie. Son fils n'est pas conçu qu'il lui est déjà ravi pour accomplir le destin d'Israël.

Que doit entreprendre Marie pour que cette volonté de Dieu s'accomplisse ? Est-il quelque chose qu'elle doive abandonner, fut-ce cette virginité voulue par Dieu ?

« Comment cela se fera-t-il puisque je resterai vierge ? »

– « L'Esprit Saint viendra sur vous et la Puissance du Très Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint enfant qui naîtra sera appelé Fils de Dieu. Élisabeth, votre parente a conçu, un fils dans sa vieillesse ; et celle que l'on disait stérile est à son sixième mois ; car à Dieu rien n'est impossible ».

Révélation de l'insoutenable mystère, l'ange a déployé son ultime splendeur. Devant la petite fille d'Israël, adoratrice du Dieu dont le nom même est incommunicable, il jette comme une gerbe de feu l'union de Dieu à la Terre.

Bien des naissances miraculeuses avaient préparé Marie au miracle de sa maternité. Pourtant, seule la plénitude de la Grâce pouvait supporter un tel choc. Il fallait être l'embrasée de Dieu pour tolérer cet embrasement. Il fallait être déjà dérobée à la mort et jusque dans son corps au-dessus de tous les chœurs des anges, planante, pour lire le mystère aux ailes de l'ange sans en mourir.

Quelque chose a remué dans l'ombre. Satan, fermé sur sa propre splendeur pour ne voir ni Dieu ni la création (le seul éclat d'une des ailes de Gabriel le revirait à sa damnation) a compris que quelque chose de son propre drame se jouait.

Par lui-même réduit à ne voir dans ce monde que la figure passagère – son intelligence par lui-même obstruée – il pressent pourtant, lorsque l'Ange salue Marie, qu'elle est la Femme conçue avant le Temps pour lui écraser la tête. L'Ève nouvelle est prête à cueillir le fruit du nouvel arbre de la science du bien et du mal. Tentateur inverse il essaie de l'en détourner. La mort qu'il a voulue, la mort qui est sa création à lui, le néant qu'il enferme dans son intelligence repliée, il veut les défendre. Il veut voler à tout jamais la création de vie pour sa création de mort. Allumant le doute à tous les feux de cette intelligence, il la darde sur l'âme de Marie.

Gabriel s'est comme éteint. La seconde Ève est, elle aussi, seule en face du serpent. Les anges ne savent pas encore si elle induira le nouvel Adam au rachat du monde. Lucifer enroule de doute l'âme de Marie. Qu'étaient les brûlures antérieures ?

Sur ses pourtours, dans sa chair, dans son esprit, Marie est battue de tempête : son âme demeure ferme en Dieu, immobile et paisible comme si Satan n'existait même pas. Environnée et pénétrée même de trouble, Marie s'assied dans sa certitude. Elle acquiesce. Son âme accepte le don de Dieu. Elle en cueille le fruit. La Femme a vaincu Satan.

Marie s'est levée. Au dehors la création dans l'attente a comme suspendu sa vie. Aucune feuille ne bouge et le torrent arrête sa course ; l'anxiété des millénaires se condense en une seconde de silence.

Marie s'incline :

« Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ».

L'Ange n'est plus dans la grotte. Il est à Dieu, jouant devant la face du Très Haut, pour l'éternité, le « fiat » de Marie. Et Dieu, dans la dilection de cette éternité se délecte de verser le flot de son amour sur les hommes.

Une brise presque impalpable, moelleuse et tiède pourtant, a couru la terre. Elle suscite un murmure de feuilles et d'eau. Le matin vibre de caresses. Et très haut dans le ciel, nimbée d'un nimbe d'incandescence, une colombe d'or plane.

« Marie – appelle Anne – peux-tu chercher de l'eau ? Une cruche bien fraîche pour le déjeuner de ton père. Tu pourras aussi passer chez la vieille Rachel. Il paraît qu'elle n'a plus rien à manger. Tu lui porteras ce flacon d'huile et ce petit sac de farine. N'oublie pas non plus d'aller demander des nouvelles de Madame Lévi. »

X

Marie partira voir Élisabeth sa parente.

Joachim aurait bien voulu l'en empêcher. Il ne trouvait pas ce départ raisonnable. Quelques semaines ou quelques mois encore elle aurait été mariée. Joseph l'aurait accompagnée. Ce voyage dans un pays de montagnes, dans un pays surtout où traînent des mercenaires romains ou leurs déserteurs, le préoccupe.

Pourtant, Anne qui prend toujours Marie pour une petite fille y consent. Anne est toujours inquiète de Marie. Cette enfant de quinze ans est trop silencieuse et presque trop sage. Que Marie montre un désir un peu déraisonnable est pour sa mère une sorte de soulagement. Et puis, le séjour auprès d'une femme d'expérience comme Élisabeth ne peut être que bon pour Marie. Nul ne sait mieux que la femme du grand Prêtre tenir une maison. On croirait que l'auteur des Proverbes l'a connue ; elle se lève dès l'aube pour préparer la laine des servantes et organiser le travail des journaliers, tissant, filant, cousant, à la fois économe et généreuse. Ses recettes sont toujours les meilleures. Oui, vraiment Marie apprendra beaucoup auprès d'elle pour la tenue de sa maison.

Ce voyage n'est pas si déraisonnable. Anne et Joachim ont des parents tout le long de la route. Puisque Joseph le soulage dans son travail, Joachim peut sans peine conduire Marie jusqu'à Sichem. À cette saison où les

commandes ne sont pas abondantes, rien ne l'empêche de s'absenter deux jours. Près de Sichem vit le cousin Ruben : on lui confiera Marie pour la suite du trajet. Ses affaires le mènent à Jérusalem presque toutes les semaines. Il suffit de le prévoir à temps. Comme il connaît tout le monde dans la ville, il trouvera une caravane sérieuse pour la traversée des monts de Juda. Ce voyage n'est quand même pas une affaire !

Tels les arguments qu'Anne oppose à Joachim. Auraient-ils suffi en d'autres temps pour la convaincre elle-même ? Une mère a des intuitions. En même temps que ménagère un peu rude, Anne est la fille des prophètes et des rois. Quatre mille ans de fidélité guident son cœur. Elle a senti que Marie devait partir.

Marie est si mystérieuse dans son extrême simplicité ! Cette petite fille calme, toujours courageuse à l'ouvrage et qui parle peu, surprend par je ne sais quelle profondeur du regard. Par instants Anne a l'impression de ne voir qu'en partie sa fille. Elle lui devine de mystérieux prolongements. Telle qu'elle la connaît, sa fille n'est qu'un reflet à la surface d'une personnalité beaucoup plus profonde. Anne souffre de ne pas mieux comprendre. Que ne possède-t-elle la science des hommes. Mais non ! Elle est une pauvre vieille, bonne à piler le mil et à laver les terrines. Seulement les hommes, eux, sont distraits. Ils ne comprennent jamais rien. Anne a peur. Elle sent dans sa fille de si grandes possibilités d'amour et de souffrance qu'elle en tremble. Si elle pouvait lui parler ! Mais Marie paraît s'ignorer elle-même. Quand Anne essaie de forcer ses confidences, elle sourit, discrète et surtout secrète, secrète comme l'eau pure est invisible. Marie est affectueuse, tendre, riieuse aussi. Si frais est son rire que la maison en est comme imprégnée d'aube. Mais son silence est parfois si dense qu'Anne n'ose plus l'interroger.

Anne pressent le mystère, Anne qui depuis sa jeunesse vit des Écritures au point de les avoir gravées dans son âme et dans sa chair. Marie avec qui elle demeure n'est-elle pas toute l'Écriture désormais ? Marie est promesse de ce Messie dont le germe croît en son sein. Elle est aussi l'eau primordiale où planait l'Esprit, comme le Cénacle de sa future Pentecôte. Elle est genèse et prophétie. En elle l'Alpha et l'Oméga de la Révélation se joignent, en elle la Bible est assumée dans une chair.

°

°°

Et Marie s'en va sur la route avec son père. Elle ne porte sur sa tête qu'un petit baluchon de linge, quelques vivres, un gâteau de raisins pour Élisabeth, et pour Zacharie un thalis qu'elle a tissé d'argent près des franges. Autour d'eux, c'est le printemps de Palestine. Les amandiers ont perdu leurs fleurs, mais les pommiers couvrent d'une mousse rose les collines. Le soleil brille aux feuilles lisses des orangers. L'air est si pur que le cri des hirondelles très haut dans le ciel perce l'azur. Une bonne odeur de terre humide monte des champs frais retournés.

« Je me suis réjouie de ce qu'on m'a dit :
Nous montons vers Jérusalem ! »
chante Marie.

Appuyée au bras de Joseph, Anne suit longtemps du regard les deux voyageurs. La présence de son gendre la rassure. Cet amour calme, un peu lourd même, la garantit contre le mystère de joie et de douleur qu'elle pressent. Il l'équilibre.

°

°°

Marie a revu Jérusalem. La ville s'est dressée devant elle dans la stupeur de midi, écrasée de lumière. L'ombre à chaque arête des terrasses était si mince et dure que la ville semblait une clai de fer. Entre les collines dardées de soleil la ville déroulait un paysage de cruauté. Jérusalem tue ses prophètes et Marie savait qu'elle portait en son sein mieux qu'un prophète.

Maintenant elle chemine par les montagnes. Elle marche seule, à quelques mètres de la caravane dont souvent les lacets du chemin la séparent. Elle préfère cette solitude. Isolée entre les cimes, elle se sent portée comme sur une main immense, en offertoire. La paume de la terre l'expose à Dieu. Le ciel foncé jusqu'à l'incolore, les crêtes aiguës, la nudité des rocs traduisent jusque dans sa création l'incommunicabilité de Dieu. Un silence dévastateur a tu jusqu'aux cris des cigales, et Marie est seule face à l'Éternel dont elle ne sait pas encore, même si en elle la plénitude de la foi y aspire, qu'il est « le Père ». Une petite fille d'Israël tremble d'être jetée en plein dans le mystère de Yahweh.

Un voyage est une retraite. Loin des travaux quotidiens, libre de se taire, Marie revit la salutation de l'Ange. Elle se penche sur l'immensité ouverte en elle. À l'enfant blotti dans sa chair, elle pense avec l'amour tendre d'une mère, mais aussi un effroi sacré. Elle sait qu'il est SAINT, saint comme l'Incommunicable. Elle porte en elle le fils du Très Haut.

Marie sur le sentier de la montagne médite le premier rosaire du monde. Elle médite, tâtonnant encore dans les intuitions de la foi, le seul vrai mystère : la rencontre de Dieu et de l'Homme.

XI

Hautes murailles de terre brune, meurtrières teintées de blanc et de rouge, le burg dresse dans le chaos de la montagne la discipline de ses tours. Contre lui se pressent, couvée peureuse, les petites maisons à toits de palmes.

C'est là que le grand prêtre, laissant sa demeure de Jérusalem, s'est réfugié depuis qu'il est muet. On raconte sur lui des choses extraordinaires. Parce qu'il ne croyait pas qu'Élisabeth et lui engendreraient dans leur vieillesse, un ange lui a lié la langue. Que sera-t-il cet enfant qu'un ange même a promis ? Cet enfant prédit dans le Saint des Saints, spirituellement conçu dans la demeure du Très Haut ? On en palabre dans les douars de la montagne, et même dans les souks de Jérusalem. N'est-il pas Celui-qu'on-attend, le fils de David, le Messie ? Du moins un prophète, mais le plus grand de tous : quel prophète fut jamais annoncé par un ange ?

Depuis, Élisabeth et Zacharie vivent de prière, enfermés dans leur château de la montagne. Quand l'ange lui a dit qu'il serait père, Zacharie a douté : il est muet. Il jeûne pour expier sa faute. Il jeûne pour se purifier et il prie. Nul ne pénètre au château sans nécessité. Les servantes n'en sortent pas, et le silence est tel dans la Kasbah que les aigles se posent sur les toits.

Marie monte seule au château. Les chameliers n'ont pas voulu se détourner pour une si piètre bourgade. En d'autres temps le chef de caravane serait entré saluer le Grand Prêtre. Mais on sait que Zacharie est muet et qu'il ne veut voir personne.

Quelle est celle-ci qui monte du désert ? Le Satan des Monts l'a vue dresser contre lui comme une armée, et il a tremblé. C'est pourtant une petite fille timide qui frappe à la poterne du château.

« Marie ! » Les servantes ont aussitôt prévenu Élisabeth. La vieille dame se précipite, elle qui, tant elle craint pour l'enfant, ne bouge presque pas (si longtemps elle l'a désiré en vain !)

Quelque chose retient Élisabeth d'embrasser sa jeune cousine, une grandeur qu'elle ne lui soupçonnait pas. La majesté de cette petite fille la surprend.

« Je te salue, Élisabeth ! »

Ah ! Une joie a pris la vieille femme : une joie lui monte des entrailles. Elle s'enracine dans l'enfant. Elle pousse ses ramures au travers du corps. Tout un arbre de joie, tordu en flammes !

Et nouveau David devant l'arche de l'Alliance renouvelée, l'enfant a tressailli au ventre de sa mère. Il a dansé. Non pas le mouvement incertain, la natation lente dans l'ovaire : un bon de joie l'a soulevé, un bon de joie vibre en sa mère, si vif qu'il prosterne Élisabeth aux pieds de Marie.

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni ! »

Élisabeth n'a prononcé aucun des saluts d'usage. Elle n'a pas demandé de nouvelles. Une louange a jailli ; la première de l'humanité. Aux foules de Lourdes, aux foules de Fatima, aux pèlerins de toutes les Notre-Dame, Élisabeth se lève en figure de proue. Élisabeth entraîne un immense sillage de prières. Élisabeth la première a loué Marie.

Marie qui précède la Grâce.

Deux femmes, proches cousines, s'embrassent. Mais le mystère est au-delà, dans le silence de leur chair. Sourd mystère des préparations ! Dieu est là, et celui qui marchera devant lui. À travers l'étreinte de deux femmes, le Messie allume la flamme qui signalera sa venue. Aujourd'hui, le destin du monde est enclos au sein de deux mères. Dans l'assoupissement laiteux des germes, le temps rencontre l'éternel. Dieu s'insère aux âmes, intime comme la chaleur au feu.

Marie est venue vers le Précurseur. Elle apporte la Grâce au premier né de la Chrétienté. Elle anticipe aujourd'hui l'enfantement de l'Église sous la croix. Avec Jésus entre eux, elle est debout à côté de Jean le Précurseur comme elle le sera plus tard à côté de l'autre Jean. Génitrice de tous les sacerdoce, elle mûrit aussi le sacerdoce du Baptiste. À lui aussi elle porte le Christ.

« D'où vient que la Mère de mon Sauveur vient vers moi », s'écrie Élisabeth. « La voix de votre salut n'a pas plus tôt frappé mes oreilles que l'enfant a tressailli d'allégresse en mon sein. Heureuse celle qui a cru, car ce qui lui a été dit de la part du Seigneur va s'accomplir ».

Élisabeth sait à présent ce qui la pressait de descendre au devant de Marie. Quelques paroles affleurent du silence. Elles en émanent. Elles le condensent.

Silence.. Pendant trois mois ces deux femmes vivront une retraite de silence. Elles fileront, elles coudront. Elles chanteront les Psaumes au gré des heures. Leur âme demeurera retournée vers le silence intérieur et le mystère qu'elles enclosent. Vie plus cachée encore que celle de Nazareth. Jésus vit au sein de sa mère la vie des choses dormantes. Dans les phases de l'embryon les cycles de sa création sont assumés par Dieu même pour qu'entière un jour elle ressuscite. Marie élabore en elle la résurrection de toute chair.

Le soir descend. Il déroule l'ombre des monts jusqu'aux oueds. Les lauriers en fleurs qui emplissent leur lit tournent au violet. Les roches qu'embrase un reflet du couchant saignent d'une pourpre sombre. L'azur

verdit autour des cimes. Il fait presque froid soudain : l'air est plus vif. Sur la plus haute tour de sa kasbah Zacharie, qui ignore encore la venue de sa parente est monté pour sa muette prière du soir. La vallée renvoie en écho le piétinement des troupeaux qui rentrent.

Et tandis que la nature célèbre dans l'or des nuages et l'ascension des planètes ses vêpres quotidiennes, Marie laisse éclater sa joie. Marie qui a cru, Marie qui dans la foi même a conçu un fils, Marie qui a traversé sans qu'aucune vague atteigne l'intime de son âme la Mer Rouge du doute, entonne au-dessus de l'armée infernale submergée le chant de la délivrance :

« Mon âme exalte le Seigneur,
Et mon esprit tressaille de joie en Dieu,
mon sauveur,
Parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante
Oui, toutes les générations me diront bienheureuse
Car le tout-puissant a fait pour moi de grandes choses !... »
Mais déjà la louange de Dieu la presse. Elle n'achève même pas ce vers qu'elle se perd en lui.
... « Saint est son nom !
Et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent.
Il a déployé la force de son bras,
Il a dispersé les hommes au cœur orgueilleux,
Il a renversé les potentats de leur trône et relevé les humbles.
Il a rassasié de biens les affamés et
Renvoyé les riches les mains vides.
Il a secouru Israël son serviteur, retrouvant sa miséricorde,
- Comme il l'avait promis à nos pères -
Envers Abraham et sa descendance à jamais ! »

XII

La maison s'est refermée sur un triple silence. L'ange a scellé la bouche de Zacharie, mais son remords l'enclot dans un silence encore plus étroit. L'âme de Zacharie s'emprisonne d'une prière farouche. Elle a l'âpreté des déserts où Jean mûrira sa prophétie. Les aigles ont senti ce drame. Quand le grand prêtre monte à sa terrasse pour la récitation muette des psaumes, ils s'assemblent. Les uns planent, d'autres se posent. Étirant leurs ailes, cachant leur tête aiguë sous les plumes, ils veillent, séraphins de la nuit, sur la souffrance de Zacharie. Le Baptiste est l'enfant d'une prière désolée. Il est l'enfant d'un immense remords. Au-delà des siècles de la tristesse et de la servitude, les cris de Job le poussent au désert. Vêtu de la peau du bouc, il en assumera les imprécations millénaires. Le repentir de Zacharie porte l'écho des plaintes clamées aux fleuves de Babylone. Il en imprègne l'enfant. Il en nourrit son âme.

La maison s'est refermée sur un triple silence. Rares sont les propos d'Élisabeth et de Marie. L'Esprit a poussé la Vierge vers un silence qu'elle n'aurait pu trouver à Nazareth. Chez elle, mille travaux retenaient son attention. Elle devait visiter ses malades. Les petits enfants lui réclamaient des histoires. Zacharie est riche. Un intendant veille à ses troupeaux et dirige ses serviteurs. Des servantes accomplissent toutes les tâches de la maison. Pour Marie, ces trois mois auprès d'Élisabeth sont une retraite. Dans la prière et le silence elle revit l'annonce angélique.

Elle lit et relit dans l'Intelligence devant elle déployée. Éclair par éclair, elle y déchiffre son mystère. Gabriel est un reflet anticipé de Marie. Il est l'annonce et le miroir du consentement. Dans l'empennure rutilante s'inscrit un avenir de douleur. Sans doute Marie ne le comprendra vraiment qu'au jour où le vieillard Siméon, ce Gabriel de la Compassion, lui présagera un glaive de douleur. Déjà pourtant elle revit un acquiescement chaque heure plus exigeant.

Ici tout s'accorde à cette méditation. Élisabeth prie et médite elle aussi – Élisabeth, porte de l'ancienne Alliance vers la Nouvelle. Nul ne vivrait en ce burg s'il n'était pur. Les chevaliers, éprouvent une crainte en y parquant leurs troupeaux. Le paysage lui-même est silence. Un paysage sans connivence où l'arête des monts tranche le ciel d'un trait vif. La rigueur du roc sur les crêtes, les pentes pierreuses où brillent métalliques quelques chardons, l'éclat fulgurant des calcaires en contrepoint des ombres crues provoquent l'âme. Au loin la plaine comble d'azur est une promesse de paix. Pourtant, engloutie dans la lumière, elle brûle de la même ardeur que les monts. Dans cette bourgade de Judée tout est feu. Marie s'est retirée au cœur du Buisson Ardent.

XIII

« La Dame a un enfant ! La Dame a un enfant ! » C'est fête dans le village. Les fellahs s'assemblent devant la Kasbah. Ils montent les fagots d'épineux qui flamberont toute la nuit. Oui ! Zacharie le grand prêtre a eu de sa femme Élisabeth un enfant ! Quel sera-t-il, l'enfant d'une telle vieillesse ? Son père a vu un ange, et il est devenu muet. Les vieilles jacassent, titubant sur la pierraille du sentier. Elles aussi veulent leur part de joie. Et puis, c'est sûr, on saignera des moutons. Sur les feux, on les rôtera. Vite, qu'on hisse des sarments de vigne. Le feu en sera plus vif.

Les aigles se sont enfuis, effrayés du tumulte. Zacharie demeure seul sur la plus haute tour de la Kasbah. Depuis la naissance il prie et jeûne. Il se sent indigne de sa joie. Un fils lui est né. D'Abraham à lui, les millénaires ne se sont pas coupés. Sa joie lui vient de Chaldée, quand Abraham comptait les astres, moins nombreux que sa descendance.

La nuit vient, et les étoiles se rassemblent autour du grand prêtre. La nuit, de tous ses feux, prophétise une nouvelle génération. Des étoiles ignorées montent de l'horizon. Elles ceinturent le ciel. Elles l'emplissent. Il vibre de toutes les constellations assemblées. Une profusion de mondes poudroie. Zacharie est enveloppé de cette poussière séminale. Les voies lactées jaillissent de sa joie. Elles fument de ce fils aujourd'hui engendré.

Des paysans réunis autour des feux monte une clameur. Presque jusqu'à leur façade les murs de la Kasbah rougeoient. Les bergers se sont levés pour leurs danses. Les mains jointes, ils frémissent lentement sur leurs talons. Des pieds au front une ondulation les parcourt. Ils sont le champ de blé que le vent moire, ils sont l'étang aux molles vagues, ils sont la flamme. Rouges de feu, ils répètent les brasiers ; et dans l'ombre, leurs yeux multiplient les astres.

« Quel sera cet enfant ! » répètent les vieilles en se repassant les plats de couscous. « Rappelle-toi cette nuit », disent-elles aux enfants. Les petits écarquillent leurs yeux agrandis de sommeil. Pour mieux s'en souvenir, ils contemplent le feu jusqu'à l'hypnose.

Les moutons sont cuits. Une clameur roule à travers les vallées. Elle a réveillé les pigeons et les corneilles. Leur vol tourne dans la lueur des feux, s'allume et s'éteint, jette des éclats fugitifs au-delà des plus hautes étincelles. Les serviteurs apportent les outres. On se rue au vin. Le vin clair et sec comme l'eau des monts ou le vin épais et noir comme le sang. On boit dans une joie énorme, parce que dans la Kasbah la Dame, aidée par sa jeune parente, veille sur un petit enfant.

Cet enfant qu'un ange annonça, peut-être sera-t-il un chef de guerre, un prophète, un roi. Qui sait ? Celui-qui-doit-venir lui-même, le Désiré des Nations ? Excitées de vin et de paroles, les vieilles prophétisent. Il aura des cuirasses d'or. Il aura autant d'épouses que Salomon. Il dominera tous les peuples depuis la mer jusqu'à la mer. Il bâtira un temple si vaste qu'il couvrira toutes les collines de Jérusalem. Il égorgera les Hérodes. Il les gavera de leur propre sang jusqu'à ce qu'ils en étouffent. Il crucifiera les soldats romains. Il écrasera les enfants des romains contre les murs de Jérusalem. Il rachètera Israël de sa servitude. Il le restaurera dans sa splendeur... »

Chacune à son tour se lève, lance un hullement vers le ciel et clame d'une voix plus stridente que la précédente une prophétie plus audacieuse.

Mais derrière les murs de la Kasbah Élisabeth et Marie sont en prière. Elles langent de prière un petit enfant qui vagit. Elles l'enrobent dans la louange du Très Haut.

Et tandis que par les meurtrières pénètre jusque dans la chambre le glapisement des vieilles, Élisabeth et Marie par-dessus le berceau se sont regardées. Elles ont lu dans leur foi que les grandeurs factices et brusquement calmées ne sont que paille et que boue près de la grandeur de celui qui préparera les voies du Seigneur.

°

°°

L'enfant n'a pas encore de nom. Celui qui sera Jean n'a pas encore de nom : seule l'Alliance avec Dieu dans la césure du prépuce ou le baptême permet de le nommer. Le nom est pour chacun de nous le signe et la forme particulière de son alliance avec Dieu. Les deux femmes devant le berceau savent que cet enfant ne s'appellera pas Zacharie, comme son père ou ses ancêtres. Sa destinée appelle un nom qui lui soit propre dans sa tribu. En lui se consomme une rupture. L'Ancienne Alliance vire dans la Nouvelle.

L'enfant sera « Jean », Marie l'a dit à Élisabeth. Comme une marraine elle lui donne ce nom.

Et le huitième jour, ils sont tous descendu vers Jérusalem. Même Élisabeth et Zacharie. Celui-ci marche le premier. Les prières, les jeûnes, les remords ont fondu son visage. Il semble prêt de s'effacer. Les traits se sont dilués, comme ceux d'une vieille image. Il sort d'un autre temps. Il est d'un passé qui disparaît. À travers lui quelque chose décline vers la mort.

À Jérusalem, on a retrouvé toute la famille. Anne et Joachim sont là, (seul Joseph est resté pour garder

la maison). Des cousins qu'on ne voit jamais, sont venus de Judée. Aucun d'eux ne prête attention à la jeune femme voilée debout près d'Élisabeth. On la sait parente du Grand Prêtre, mais assez pauvre. Elle vient de Galilée, et cette famille montagnarde méprise la plaine – cette plaine où les idées étrangères sont si répandues que les synagogues y sont bâties comme les temples des païens.

« Élisabeth donne son enfant à porter à cette Marie de Nazareth ! - remarquent les cousines avec aigreur – Ne serait-ce pas plutôt le rôle de Sarah ou de Rebecca ? Elle aurait pu aussi confier son enfant à Marie de Bethsabée, la plus âgée de la famille ». Chacune pense surtout que ce rôle lui reviendrait à elle-même et que ses vertus le lui méritent.

Les hommes sont trop occupés de leurs affaires et de la politique pour prêter attention aux propos des femmes. L'Empereur des Romains va exiger un recensement ! Chacun devra s'inscrire au siège de sa tribu. « Encore un bon prétexte pour nous demander de l'argent ! » - disent les uns « Hérode trouvera certainement l'occasion de nous rançonner au passage et les publicains en mettront plein leur poches » - murmurent d'autres.

Un lévite apporte une bassine de cuivre et une cruche. Le prêtre a noué un tissu autour de ses reins. Il prend l'enfant.

L'opération ne dure qu'une minute à peine. L'enfant a crié. Élisabeth saisi la main de Marie. Et devant le petit Jean, devant cette première douleur de la Rédemption, Marie ébauche la compassion.

XIV

« Quel est son nom ? »

Le prêtre s'est tourné vers l'assistance.

« Zacharie ! Zacharie ! » répond-on de partout. « On ne peut que lui donner le nom de son père. On ne va pas l'appeler d'un nom des plaines ! Il sera Zacharie comme son père et son grand-père ».

Élisabeth regarde Marie. Elle cherche secours auprès d'elle.

« Son nom est Jean » déclare-t-elle, interrompant le tumulte de la famille.

« Vous n'y pensez pas ! Ce n'est pas possible ! Pourquoi cela, Jean ? Personne ne s'est appelé ainsi dans la famille. Ce n'est même pas un nom de chez nous. On romprait avec toutes les traditions ! »

« Son nom est Jean », répète Élisabeth.

« Ce n'est pas possible ! Et d'ailleurs qu'en pense son père ? »

On passe une tablette à Zacharie, et déjà les oncles se penchent sur son épaule pour lire plus vite la réponse :

« Son nom est Jean ! »

Et aussitôt il répète, retrouvant sa voix :

« Son nom est Jean »

Cette phrase !... le tonnerre roulant aux montagnes ! L'effroi a saisi les assistants. Un silence oppressé coupe net le tumulte. L'enfant a reçu son nom d'un nouveau miracle. Dieu même l'imprime ainsi de son sceau. Que sera-t-il, cet enfant sur qui plane l'ombre du Très-Haut ?

Quel est-il ? Il s'avance, porteur du nouveau message. Il a lui-même délié la langue de son père. Ainsi, précurseur qui se précède lui-même, annonce-t-il déjà Celui-qui-doit-venir. Neuf mois de silence ont jeté un pont entre l'ancienne Alliance et la Nouvelle. Déjà entraînant celle-ci, Jean s'avance. On n'annonce plus : on constate, on proclame. La langue déliée, parlant au nom de Jean, Zacharie entame l'Évangile. Il sort du silence comme Israël sort de son ombre millénaire. Image de ce Melchisedech, le roi de Paix, qui accueillit Abraham aux frontières de Chanaan, il accueille Jean au seuil de l'Église. Il monte de son silence et de sa souffrance, il affleure les siècles, de la servitude et du mal, il dresse sur la nuit d'Israël comme la première étincelle d'où jaillit la colonne de feu. Il est vieux, très vieux. Il a passé l'âge d'être père. Il est Israël à l'impuissance de son extrême retombée. Il est jeune, très jeune, dans la joie extasiée d'être père, ivre d'être un jeune père qui lève son premier né dans ses bras. Il est vieux de tout Israël et jeune de tous les Nouveaux Temps.

Et voici qu'il place Jean à l'aube de toutes les journées chrétiennes, précurseur de nos mérites quotidiens, entonnant Laudes :

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël,
car il a visité et délivré son peuple... »

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël »... Marie chante dans son âme. Le règne de son fils commence. Autour d'elle Jérusalem tremble dans la pureté du matin. Sous la vibrante brume, les collines tressaillent. Leur blancheur moutonne autour de la ville. Juda est un troupeau laineux dos à dos pressé que tachent de marques bleues les oliviers.

Marie préside aux « laudes » de la grande journée Rédemptrice. Le petit enfant Jean en est la première

lueur de l'aube – une aube imprécise qui pointe à peine – Déjà le Royaume a commencé. Déjà les voies sont aplanies...

...Et déjà la douleur et la joie se mêlent en un breuvage dont Marie goûte la saveur. Le bébé a poussé un cri, trouant l'Alleluia de Zacharie. Plus sourde une inquiétude déchire Marie. Joseph l'attend qui ne sait rien encore... Et dans deux jours elle l'aura rejoint.

Elle devine ce que seront le doute et l'inquiétude dans ses yeux si purs. Elle devine l'amertume qui envahira le visage tant aimé. Elle éprouve la douleur qui ravagera le grand enfant candide.

D'un mot, elle le sait, elle peut apaiser cette douleur. Le visage de Joseph serait tout à la joie du Royaume, lui qui l'attend d'une si violente ferveur. Quel bonheur elle lirait dans ses yeux : Mais non, même à Joseph elle ne peut trahir le secret de Dieu. Les grâces se gardent dans le silence. Seul il les mûrit. Si Dieu le veut, Il avertira Joseph.

Anxieuse et calme, Marie repart pour Nazareth. Sans la tristesse que son fiancé doit souffrir, ce serait si bon de le retrouver. Marie a hâte de le revoir, de sentir sur elle ce regard si doux et si viril en même temps, un peu comme un regard de chien fidèle. Ce sera bon de sentir dans sa main cette grande main aux doigts carrés, où la varlope a tracé des cicatrices rugueuses, cette main velue de montagnard. Marie revoit Joseph, doré de sciure, toujours quelques copeaux pris à la broussaille de la chevelure, avec son sourire et ses dents larges. La douleur d'un homme si droit et si pur est insupportable comme la souffrance d'un enfant.

XV

L'automne roule ses orages au-dessus de Nazareth. Il fond par nappes ; une pluie si brusque qu'elle écume au sol. Des ruisseaux épaissis de terre coulent par les ruelles. Le vent rebrousse les palmiers, il tord les palmes comme des linges. Les souples troncs s'arquent et se détendent. Les orages viennent vers le soir, quand la chaleur se fait accablante. Les enfants même ont cessé leurs jeux. Ils se sont assis sur la place, en rond, sans rien dire. Une morne torpeur pèse sur les vignes dévastées.

Un tel orage déferle dans l'âme de Joseph. Il la ravage. Des ouragans de doute la dessèchent et la tordent. Marie, oui, Marie. Joseph l'a vue. Il n'est que trop sûr. Pourquoi ne lui a-t-elle rien dit ? Un mot seulement, un mot... Joseph comprendrait tout, pardonnerait tout. Certes, le petit visage de Marie était douloureux. Calme aussi, étrangement calme. Si calme que Joseph n'a rien osé lui demander. Ils n'ont échangé qu'un regard. Marie a senti l'interrogation de Joseph et son angoisse : il le sait. Et pourtant elle n'a rien dit. Elle a gardé cette douceur, cette passivité de l'enfant que son père conduit par la main. Israël devait avoir ce calme quand Abraham le menait au bûcher.

Elle n'a rien dit... Comment pareille chose a-t-elle pu se faire ? Est-ce pourquoi elle est partie si brusquement ? Elle est restée dans sa famille... la tentation prend Joseph de la haïr. La tentation prend Joseph de haïr sa propre chasteté. Ah ! S'il l'avait emmenée chez lui, aussitôt leurs fiançailles, coûte que coûte. Elle serait aujourd'hui sa femme !

Elle n'a rien dit... Comme si le cours des choses se déroulait normal. Le muet reproche de Joseph n'a qu'attristé son visage. La malheureuse semblait sans remords. Elle avait pitié de Joseph, eut-on pensé...

Oh ! Tentation de la haïr ! Tentation de la livrer à la foule ! Joseph entend les abois furieux des mégères. La si pure Marie, on la lapiderait sous les murs. On la traînerait jusqu'aux portes, on la jetterait nue sur le chemin, on l'accablerait sous les pierres.

Non ! Joseph l'aime encore. Cette loi de son peuple l'a toujours révolté. Dieu ne peut vouloir cela. Une heure d'égarément ne se doit pas ainsi payer... Yahweh fut indulgent au crime de David.

La tentation de haïr est forte. Joseph ne la soupçonnait pas. Il ne savait pas qu'elle enivre, qu'elle délecte, qu'elle est volupté. Il ne connaissait pas l'affreuse douceur de la haine, le miel que la bile distille au cœur et à la bouche. Joseph sent dans son corps la présence de la haine. Elle se glisse à travers lui. Elle gagne, elle entoure son cœur. Elle épouse sa rigueur d'homme vierge. Elle se revêt de sa pureté.

Il va crier. Il va crier que Marie a péché... Alors, il court dans la campagne. Il court sous l'orage. Ses vêtements lui collent au corps. La rafale arrache le voile de sa tête, elle lui plaque les cheveux, elle coagule sa barbe naissante.

Sous la cataracte, la terre hurle. Le plus petit oued mugit. Chaque pierre grince, et sur les champs que claque l'énorme masse de la pluie, s'étend un long geignement. Ravagés de vent et de grêle, feuilles arrachées, les figuiers griffent de leurs doigts blancs les nuages. Le ciel s'effile, maille par maille, sous la déchirure des éclairs.

La tempête s'éteint. Bruit encore l'intense murmure des eaux dévalantes, mais le ciel d'un seul coup se lave. Clair et frais, il dilue de l'or et du vert autour du couchant...

Les bergers se risquent hors de leurs abris : ils voient fuir à travers les campagnes une haute silhouette

d'homme demi-nu, d'un homme très jeune et qui fonce dans la soudaine paix des choses, sans rien voir.

Cette course sous le fouet d'une création en délire a calmé Joseph. Il ne dira rien. La bonté de son âme a expulsé la haine. Elle a coupé par la racine l'arbre de mort qui croissait en lui. Il prendra Marie chez lui, comme Joachim dans son ignorance l'a suggéré. Ils quitteront le pays. Il l'enverra, elle, chez quelque parent lointain. Lui-même s'exilera. Il ira gagner sa vie dans un port. Il ne sait lequel. Peu importe, partout on a besoin de charpentiers pour les trirèmes des romains.

Joseph s'arrête dans une cabane abandonnée. Tel est le désordre de ses vêtements qu'il n'ose rentrer au village avant la nuit. La paille est sèche. Joseph s'y ensevelit pendant que ses vêtements dégouttent, attachés aux solives. Il veut prier, que se fortifie la paix dure gagnée. En vain rassemble-t-il les versets de psaumes. Les mots se défont sur ses lèvres. Chez ce rude travailleur manuel l'immobilité se mue toujours en sommeil. Harassé de fatigue et de tristesse, il s'endort.

Une aube monte dans la cabane. La paille devient matière incandescente, blanche comme le fer au feu de la forge. Et cette lumière vit. La paix, si dure à gagner, était un ange. Elle se lève de Joseph. Elle emplit l'air de louanges et de regards.

Et cette lumière se fait parole. Le sommeil de Joseph est songe désormais, et plus qu'un songe. Son âme a laissé son corps. Elle s'ébat dans la présence angélique. Elle est poreuse à des paroles informulées. Elle grave en elle le message inscrit sur toutes les ailes de la lumière.

« Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre Marie pour femme : l'enfant qu'elle a conçu vient de l'Esprit-Saint. Elle va mettre au monde un fils à qui, toi, tu donneras le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés ».

Joseph lisant ces lignes est inondé de lumière joyeuse. En lui, le plus pauvre de sa tribu, s'accomplissent les promesses de Dieu à David. Il sent que cet enfant conçu de l'Esprit est quand même son fils. Il est né de Dieu, mais aussi de son attente et de sa ferveur. Joseph n'est-il pas la plus haute branche à l'arbre issu de Jessée ? Le fruit est né de la fleur, mais la branche porte quand même le fruit. Elle lui donne sève et ressemblance.

L'ange s'éteint. Joseph s'éveille. La nuit a gagné la campagne. La tempête apaisée ne survit que dans les odeurs. La terre humide, les herbes froissées, les fleurs froissées, les fleurs déchirées, les feuilles saignantes embaument. Au ciel les étoiles toutes neuves redisent le message de paix que Joseph a entendu dans son rêve. Nuit sans lune, laiteuse d'une lueur diffuse, sa voûte est comme opaque d'une brumeuse clarté.

Joseph reprend ses vêtements. Ils ont séché par miracle et dans leur laine râpeuse perce un fil d'or.

XVI

Faudra-t-il perdre la paix retrouvée ?

Marie contemple d'un long regard sa ville de Nazareth. Le pur matin d'hiver argente de lumière pâle les palmiers. Un air limpide comme une eau vernit le paysage. Quelques cyprès lèvent leur flamme noire. Ils dardent leur prière vers le ciel brillant. Le parfum des citronniers étincelants est délicat, léger, friable. Ce serait bon de rester ici, avec Joseph, de goûter la paix de leur foyer.

Au soir de la dernière tornade Joseph a pris Marie chez lui. Ils ne se sont rien dit. Il sait. Marie l'a compris. Ils se sont donné la main, confondus d'amour et de prière. Marie apportait de chez ses parents du feu dans un vase. Elle a versé des braises dans le foyer et, tandis que Joseph y jetait des brindilles, les a ranimées de son souffle. Bientôt une flamme claire a jailli. Ces gestes furent aussi simples que si toute leur vie Marie et Joseph les avaient accomplis ensemble. Cette simplicité même était une paix. Qui n'a connu de ces instants où tout semble accordé : la maison, le paysage et nos cœurs – brèves minutes où le temps et l'éternité se frôlent ?

La maison est spacieuse. Marie avec elle apporte des fleurs. Elle les dispose dans une cruche près de la porte. Elles y sont encore plus belles en transparence, liserées de soleil. Un pot de cuivre au coin le plus sombre de la pièce retient un éclat de lumière.

Voilà ce que Marie avait trouvé en venant ici. Voilà ce qu'elle doit déjà quitter. César-Auguste ordonne un recensement. Il veut connaître le nombre de ses peuples, et l'écrire ensuite sur le marbre. Il croit immortaliser ainsi sa gloire... Il ne sait pas, l'Empereur Auguste, que son pouvoir ne lui a été octroyé que pour perpétrer une autre date. Il s'imagine commander : il obéit au décret selon quoi Bethléem, la Maison du pain, abritera la naissance du Pain vivant. Parmi ses patriciens, ses sénateurs, ses affranchis il dicte – un simple geste – l'ordre que ses peuples se dénombrent. L'idée qu'il provoque des exodes et des souffrances ne l'effleure même pas. Que lui importe : il signe son règne. Allons donc ! il grave dans le marbre la date suprême de l'Histoire, le sommet des Temps. Un geste... puis il retourne à sa politique et aux jeux du cirque.

Marie, Joseph, il faut partir, les ballots sont prêts qu'on chargera sur le baudet : les hardes, quelques cruches, le pot de cuivre...

Joachim et Anne suivront dans quelques jours, par petites étapes. Pour les pauvres vieux le chemin sera dur. Joseph, lui, a brusqué le départ de peur que l'enfant ne naisse en route. Il pressent aussi que ce fils de David ne peut naître qu'à Bethléem de Judée.

On a fermé la maison, sans savoir quand on reviendra.

Les voici sur les routes, chantant les psaumes graduels pour se donner du courage. Marie à qui son enfant pèse est juchée sur l'âne. En avant !...

Un exode après tant d'exodes.

Comme Abraham a quitté Ur vers Chanaan, Marie et Joseph vont vers la ville de Melchisedech, le mystérieux prêtre du pain. L'exode d'Abraham, son errance derrière ses troupeaux, le retour d'Égypte, les déportations, les rentrées d'exil dans ce nouvel exode se sublimisent. Anxieux d'attente, c'est tout un peuple qui monte à Bethléem.

Au détour de la colline, on ne voit plus de Nazareth que quelques cyprès. Il fait beau. Sous la brise les oliviers troquent leur robe de cendre bleue contre un vêtement d'argent fluide. Onduleux et changeants, ils moutonnent à l'infini. Dans ce pur matin d'hiver tout est promesse de renouveau, le blé en herbe et sur les branches des figuiers la goutte brillante des bourgeons. Bientôt les amandiers vont fleurir et portent aux plus hautes ramilles quelques boutons.

On n'aperçoit pas encore Jérusalem. On la pressent à son odeur. Le vent apporte un parfum confus de safran, de suint, de fleurs séchées, de poussière. Mais au détour de la route vibrant de drapeaux, le Temple. Incrusté d'ombres aiguës, strié de rose et de bleu, le désert de Juda le surmonte. Il frange le ciel d'un triple cerne d'azur.

Jérusalem épouse ses collines, blanche et recourbée comme une vague d'écume. Marie aime et redoute la ville à qui dans le secret elle porte son Roi. Les étendards hérodiens ne sont que de pauvres loques. Un matin le peuple étendra ses manteaux sous la monture de Jésus, mais devant le Seigneur qui vient seul le vent meut aujourd'hui les palmes ; seuls les lauriers roses pleuvent des pétales à ses pieds. Pourtant, derrière les hautes tours du temple, l'Arche d'Alliance n'est déjà plus qu'un coffre de bois doré. Le Très Haut n'y repose plus. Nul ne le sait encore, mais on peut la toucher sans mourir.

Plus tard Jérusalem sera pour Marie la ville de l'angoisse : elle est aujourd'hui la ville de la joie. Hosanna au fils de David ! chantent secrètement dans leur cœur Marie et Joseph. Pauvre cortège, ce jeune ménage avec son baudet. Mal amarrées contre les hardes, les casseroles brinquebalaient sur le bât. Qu'importe ! L'hiver de Palestine est doux cette année. Il embaume comme un printemps. Les mimosas frangent d'une mousse d'or le ciel bleu. L'air porte loin les chants de la ville : le fer qui sonne sur l'enclume, le heurt des cruches à la margelle, la voix aigre des enfants qui psalmodient la « Thora » auprès du Temple.

Le sentier sinue entre les haies de cactus. Sous les pas de l'âne dévalent les cailloux secs. Tout est si simple et si neuf qu'on boit à pleins flots l'espérance.

Marie et Joseph passent la journée à Jérusalem. On ne traverse pas la ville du Très Haut sans y prier. Par les ruelles fermées, les souks étroits où dans l'ombre des échoppes brillent des yeux trop grands d'adolescents, par des venelles où l'odeur d'épices et d'urine prend à la gorge, ils atteignent le Temple. Les marchands les y laissent en paix. À peine un vieux essaie-t-il de leur vendre deux colombes déplumées. Leur attirail d'exilés exprime trop leur pauvreté : ils ne sont pas pratique intéressante.

Après avoir prié, ils prennent avec appétit un repas de galette et de figes sèches. Ils sont si jeunes et si pleins de joie. Ils ne se parlent pas, mais leurs yeux se rencontrent et leurs mains restent attachées. Marie aime Jérusalem. Elle y est venue souvent, mais pour ses yeux de campagnarde, la ville est toujours nouvelle. Oh ! les boutiques, avec les belles broches de corail ou de turquoise : Joseph lui en a donné une : elle est toute petite et le corail y pointe dans le filigrane d'argent comme une gouttelette de sang. Ce n'est pas très raisonnable, ils sont si pauvres ! Marie en est quand même très heureuse. Joseph est si bon d'avoir pensé à sa joie, même pour une si petite chose et dont elle pouvait bien se passer.

Midi plane sur Jérusalem. Les dromadaires se sont couchés et leurs chameliers sommeillent au beau soleil de Décembre. Accroupis contre les murs, les vieux mâchonnent des versets de psaumes. Les enfants ont déserté les parvis. Marie et Joseph eux aussi somnolent. Ils sont heureux. Demain est plein d'inconnu, mais Dieu est là. Puis ils sont ensemble et ils savent que leur amour est grand et qu'il sera toujours plus fort. Ce soir, ils partiront pour Bethléem où doit naître le Fils de David. Tout est en ordre, et la paix a l'évidence de ce soleil sur le pavé blanc.

Marie pose la tête sur l'épaule de Joseph. Elle s'endort.

°

°°

Le soir teinte de rose et de bleu les blancheurs calcaires de Bethléem. Avec ses maisons enduites de

chaux, la bourgade a la matité friable des pains azymes. Soir de silence, atone, presque incolore. Les pigeons se sont posés sur les toits. Aucun roucoulement n'anime plus leur gorge.

Un feu s'allume. Un autre. Ils paillent et relèvent la pâleur du soir. Ils précisent la courbe de la colline.

Joseph et Marie se hâtent avant la nuit. Déjà, luttant avec le couchant, la lune baigne d'un lait incandescent les lointains. Les sentiers sont des coulées d'ombre. La fraîcheur tombe. Marie serre son manteau. Joseph fredonne en retenant l'âne qui butte. Cette voix d'homme la rassure.

Aux portes de la ville s'ouvre le caravansérail. La nuit est tout à fait venue quand ils y parviennent. Dans la cour que la lueur des quintets peuple d'ombres fantastiques, bêtes et gens s'entassent. Beaucoup de monde : on vient pour le recensement. Des enfants pleurent, apeurés par les cris et les ombres dansantes. On trafique, et déjà on pressent des débauches.

« Ne restons pas ici », dit Marie à Joseph, « surtout ne me laisse pas ».

Il faudrait pourtant supplier l'hôtelier de donner une chambre à Marie, une des petites cellules qui entourent le patio. « Ma femme va avoir un bébé ; elle ne peut coucher à la belle étoile... »

- « Aussi cette idée d'avoir toujours des marmots. Tu en veux un de plus pour crier dans ma cour ! Quand je te dis que je n'ai pas de place. Un roi me demanderait une chambre pour sa reine que je ne lui en trouverais pas une. Niche-toi dans la cour, si tu peux... »
- « Mais ma femme va avoir un bébé... »
- « Sera-t-elle la première à avoir un lardon, tout de même ! Ils veulent tous des chambres ! Je n'en ai pas. Et puis, si j'en avais une, ce ne serait pas pour ta sale gueule de cul-terreux. Tu ne pourrais pas la payer, ma chambre... »
- « Mais enfin... »

Marie a posé sa main sur le bras de Joseph. Elle a peur qu'il ne se fâche.

- « Laisse mon chéri. Partons d'ici. Nous trouverons bien une maison pour nous recevoir ».

Ils ont frappé à toutes les portes. Certains ont répondu gentiment, mais leurs maisons étaient toujours pleines de cousins. Il ferait bon pourtant se réchauffer à leur feu de sarment. Ici on tourne un mouton sur la broche. Sa peau luit et brille. Elle l'enveloppe d'une coque d'or. Mais non ! Eux non plus, ils n'ont pas de place pour des étrangers. Et puis, ce bébé qui va naître, pensez donc !

L'âne se fait dur à tirer. Il flaire de proches écuries. Dans les cours s'entassent d'odorantes bottes de foin.

Ils ont traversé toute la ville. Aucune maison ne s'est ouverte pour eux. On leur a dit qu'un tel, sinon un tel, les recevrait. Alors ils ont dévalé par des ruelles où les figuiers tendent leurs branches d'une cour à l'autre. À peine une porte a-t-elle déployé sur le sol un éventail de lumière qu'elle se ferme... un espoir de plus est déçu.

Les lampes s'éteignent. Les portes se verrouillent. Bethléem entre dans la nuit. Tout entière la ville offre sa blancheur à la lune. Plus un feu n'en altère la vaporeuse lueur. Une neige caressante couvre la terre, atténuée l'arête des toits, voile l'éclat métallique des orangers et des palmiers. Le froid du couchant s'est dissipé. Par les ruelles mortes, Joseph et Marie marchent obstinément. Ils marchent sans savoir où, parce que Jésus doit naître à Bethléem, et Marie sent que son temps est proche. Chaque fois qu'une venelle les mène vers la campagne, ils rebroussement chemin. Vingt fois peut-être, dans leur errance obstinée, ils sont passés devant la synagogue. L'ange du mal souffle le doute sur leur âme, mais ils persistent.

Une vieille a surgi des murs. Une très vieille femme vêtue de loques. Elle lève vers eux un visage où l'attente a creusé des rides.

« Pourquoi ne montez-vous pas vers la partie-haute ? Vous y trouverez des grottes qui par mauvais temps servent d'étables. Les bergers ne rentreront pas ce soir. Vous y reposerez en paix. Demain vous chercherez un autre logis. »

Joseph hésite. Jésus peut-il naître dans une étable ? L'enfant miraculeux promis à Israël n'aura-t-il d'autre toit qu'une anfractuosité dans la montagne ?

Marie le rassure : il est bon que Jésus naisse plus pauvre que tous les hommes. Il est bon qu'il naisse au creux même de la terre, qu'il soit dans le rocher comme le miel sauvage. La terre est sainte que Dieu a modelée de ses mains pour qu'elle germe le Sauveur.

La grotte. La paille est propre et les mangeoires fraîches lavées. Un vieux bœuf y rumine paisible. Cette étable est chaude.

Marie et Joseph attachent l'âne. Ils posent leurs ballots. Ils étendent une natte pour y dormir. Sur une des mangeoires Marie a disposé de la paille et un beau lange de laine.

Marie et Joseph s'agenouillent, chacun d'un côté de la crèche vide. On entend la flûte des bergers assis autour de feux de broussaille. Mais dans l'étable même, tout est silence. L'âne et le bœuf retiennent leur souffle.

Une chauve-souris rentre de sa chasse vespérale. D'un vol mou elle parcourt la voûte, puis s'accroche. Joseph et Marie ne savent plus rien. Leur âme est perdue dans la prière. Ensemble ils fusent vers les profondeurs de Dieu. Dans l'Esprit même ils reposent.

Une lueur, un faible cri. Un enfant est couché dans la crèche au milieu d'eux. Déjà Marie s'affaire pour l'emballoter dans les langes.

XVII

Pour les abriter du vent, les bergers ont parqué leurs moutons derrière de petits murs de pierre sèche. Eux-mêmes s'y reposent, quelques nattes de palmier tendues d'un muret à l'autre. Seuls veillent trois d'entre eux, à tour de rôle, autour du feu de broussaille, qui monte et crépite. Appuyés sur leur bâton, ils veillent. Ils ne parlent pas : les bergers sont hommes de silence. De jour et de nuit, ils observent : la sauterelle qui scie la feuille, la cigogne et son vol bruyant, le pique-bœuf dont la blancheur fait sembler jaune la brebis la mieux soignée. Ils savent d'où vient le vent et s'il apporte pluie ou orage. Ils connaissent le cri de chacal, celui de l'hyène, celui du lion des rocs. Noircis de soleil, ils sont aussi secs et noueux que les épineux. La marche interminable dans le désert et sa lumière dévorante n'ont laissé sur leurs os que le muscle long et nerveux. Ils sont pauvres, nourris seulement de lait et de quelques dattes. Pauvres de paroles, pauvres de pensées, privés de bien et presque nus, mais leur âme s'est épanouie librement. C'est elle qu'ils écoutent, insensibles à la nuit murmurante. Ils écoutent et ils attendent.

Ils attendent... L'un d'eux réchauffe un chevreau sous son manteau. Un autre natte des fibres de palmier. Le troisième se répète à lui-même un psaume à la gloire de Yahweh. Ils attendent... Ils savent qu'un prophète doit venir, et plus qu'un prophète. Il rendra sa splendeur à Israël. On tendra des manteaux et des tapis sous ses pas.

Eux-mêmes le verront-ils ? Ils sont si pauvres gens. Ils ont connu pourtant un homme aussi pauvre qu'eux dans le désert, un homme qui avait été riche – un intendant de la maison d'Hérode. Après avoir distribué tous ses biens, il s'était retiré pour prier. Cet homme leur a assuré que le Messie viendrait pour les pauvres et qu'il aimerait les pauvres... Sait-on jamais... Si seulement un jour on l'apercevait, le Béni d'Israël. Si on le voyait seulement passer de très loin, sur sa mule ou sur sa chamelle blanche. L'un d'eux a vu Hérode le Haï passer dans toute sa splendeur. Sera-t-il ainsi, le Messie ?

L'homme du désert leur a dit que non. Le Messie sera simple. Il n'aura pas de serviteurs. Il n'aura pas d'équipage. Ce sera un homme comme les autres. Même il n'aura pas beaucoup d'apparence.

Ils pensent à ces paroles, ce soir. Le Messie viendra, ils le savent ; n'est-il pas déjà venu ? Peut-être quelque part en Israël attend-il son heure ?

°
°°

Un ange...

Il a le visage même de l'homme du désert, et sa diaphane pureté. Pourtant il est jeune ; clair et dur comme la jeunesse...

Un ange a surgi devant eux trois. Un homme comme eux, mais empli de lumière.

Ruben a posé ses fibres de palmier. Tous les trois, ils se sont levés. Ils auraient voulu se prosterner, mais quelque chose les a retenus. Une lumière les baigne et les porte. Ils reposent sur un océan de feu. De grandes fleurs de jour montent autour d'eux dans la nuit. Tout est pareil, et pourtant tout est différent : la terre déjà ressuscitée nage sous le regard de Dieu.

Ils ont peur. Chacune de leurs fautes, chacune de leurs faiblesses est un trou dans cette lumière et les brûle. Une aurore de feu roule sur les champs. Une insoutenable blancheur les incendie. Et cette blancheur vit. Elle palpète comme la gorge de mille colombes.

Vont-ils mourir ? Ils ont vu la gloire du Très Haut.

Leur gorge les serre. Leur vie s'est retirée à l'extrême pointe de leur âme. Des millénaires de crainte les dessèchent.

Alors l'ange qui s'était dilué dans cette gloire, leur parle. La voix est douce – souffle du vent sur les tamaris. Ses paroles ont la pureté de mots qui n'auraient jamais été dits. Et la voix de l'ange rassure les bergers :

« Ne craignez pas, car voici que je vous annonce une grande joie, qui sera celle de tout un peuple : aujourd'hui, dans la cité de David un sauveur nous est né, qui est le Messie-Seigneur. Et ceci vous servira de signe – vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche ».

Les étoiles fondent en gerbes de feu. Le clair de lune se condense en crêtes incandescentes. La lumière fige en vivants cristaux. Des éclairs montent et descendent des cieux, des éclairs qui sont aussi musique. Ces flammes chantent. Des paroles ineffables se modulent en franges de soleil.

De partout elles montent, les louanges formées de Dieu. Elles sont aiguës et pures comme l'épée. Des glaives de silence coupent la nuit. Et ces lumières chantantes ont les visages des enfants. Une innocence sans mesure. Un fleuve d'innocence a noyé ses rives.

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux

Et paix sur la Terre aux hommes qu'Il aime ! »

Ces paroles les anges ne les chantent pas : ils sont ces paroles. Ces lumières, ces musiques sont la gloire de Dieu et paix des hommes. Encensement et bénédiction, les constellations et les planètes oscillent. Le paysage s'est nimbé de clarté. Toute la lumière du jour en exsude. Il baigne dans l'or.

Les anges s'en vont... A peine de leur éclat la nuit garde-t-elle quelques fluorescences vers l'horizon. Les étoiles retrouvent leur place au firmament. De nouveau la lune poudre d'argent mat les épineux du désert.

Dans l'âme des bergers une joie aussi a déposé. Un feu calme brûle dans leur cœur.

Qu'importent chèvres et moutons ! Le feu brûle encore : il éloignera les fauves. Les bergers y jettent quelques fagots d'épines pour l'entretenir et ils partent pour Bethléem. « Allons à Bethléem voir ce grand événement que le Seigneur nous a fait connaître ». Ce grand événement ! Dans leur vie si terne de pauvres gens ils ont eu un grand événement !

Ils prennent du lait, du fromage, des peaux de brebis pour les offrir à l'enfant. Dans leur joie ils donnent tout ce qu'ils possèdent. Ruben emporte même le chevreau nouveau-né qu'il tient toujours dans son manteau. En hâte, sautant de rocher en rocher, ils montent vers la Cité du Pain.

Étrange signe, ce bébé pareil à tous les bébés, couché dans une mangeoire ! Étrange signe, sa pauvreté : les cieux se sont ouverts à la myriade des esprits. La musique inénarrable des sphères a chanté jusque sur la terre. Ici, un petit bébé, une toute jeune mère, un père au visage nimbé de joie et de fierté. Ils sont jeunes et ils sont pauvres : un ménage errant, presque enfantin. Ils ne possèdent que quelques baluchons et un petit baudet.

Les bergers avaient un peu peur encore : ne venaient-ils pas de voir la Gloire de Dieu ? Les voici comme chez eux, avec un petit ménage pareil aux leurs. Ils en ont un peu pitié : il a quitté son village. Ils regrettent de n'avoir rien de mieux à lui offrir. Dès demain ils lui chercheront une maison. Ils ont des cousins à la ville. On trouvera mieux que cette étable, même si ce n'est pas très beau.

Marie les accueille d'un sourire. Joseph les entretient de leur vie. Il connaît bien les choses des champs. Il gardait des troupeaux quand il était petit. Le bœuf tourne vers eux ses yeux de velours.

Tout est simple, tout est quotidien : pourtant ils se sont agenouillés. Ils pressentent un mystère, et qu'au-delà de sa gloire flamboyante, au-delà des multitudes étincelantes, Dieu est enfance et simplicité.

Cette pauvreté est quelque chose qui appartient plus à Dieu que ses nimbes de lumière.

Et cet enfant vient de Dieu. Ils se sont assis pour causer avec Marie et Joseph. Ils leur racontent ce qu'ils ont vu, ce que les astres chantaient et que pour annoncer cet enfant le Ciel s'est ouvert autour d'eux. Marie demeure silencieuse. Quand elle parle, c'est pour s'enquérir de leur vie et de leurs besoins. Joseph aussi se tait.

Il a pris le petit enfant dans ses bras. Il est père, et monte en lui la joie millénaire de tous les jeunes pères à leur premier né. Les splendeurs décrites par les bergers exaltent sa joie, mais bien plus ce sentiment si simple et pur qu'un enfant est né. L'enfant sera appelé « Prince », « Conseiller admirable », « Dieu fort » ; il le sait. Sa joie naît de savoir qu'un petit homme est né, son fils, le fils d'un grand amour et d'une immense sollicitude.

Parce que chaque naissance a préfiguré cette naissance ; parce que de la naissance d'Abel à la naissance de Moïse, à la naissance de Salomon, toute naissance a convergé vers cette naissance ; parce que l'attente des prophètes est exaucée ; parce qu'est tenue la promesse de toutes les aubes qui se sont levées sur le monde, Joseph connaît le triomphe de la joie. Et il chante le Magnificat, cette prière de la joie que Marie lui a enseignée : « Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur... »

La joie de tous les jeunes pères est aujourd'hui sacrement. Elle est la joie de l'humanité qui a germé son sauveur. Elle est la joie de Joseph devant Jésus¹.

1 Pour nous empêcher d'aimer Joseph, le Diable en a fait le vieillard d'une iconographie insistante. On l'a paré « d'une barbe de fleuve », on l'a affadi d'une branche de lys qu'il ne sait comment tenir. Joseph est mort jeune, sinon il eût été présent au Calvaire. Il fut le premier à accueillir Jésus dans les limbes où l'Église du Ciel attendait son institution. Joseph n'a jamais eu de rides ni de cheveux blancs. Il est pour l'éternité un homme jeune, un peu sombre et plein de ferveur. Il est pour l'éternité un fiancé plein d'amour. Il est pour l'éternité le jeune père qui tient son fils dans ses bras. À travers notre commune joie toutes nos paternités donnent une réalité charnelle à sa paternité adoptive, comme il est leur glorification et leur sacrement. Joseph n'est pas un saint pour bonnes sœurs. Il n'est pas un saint pour chaisières même si

Joseph tient Jésus devant les bergers. Ce n'est pas Marie qui le leur présente, mais lui. Marie se tient silencieuse ; elle engrange les événements dans son âme pour sa méditation future. Elle écoute la voix de Joseph proclamer le Magnificat. Elle retient la louange des bergers et le miracle qu'ils lui narrent.

« Mon âme exalte le Seigneur »... S'en retournant les bergers chantent eux aussi le Magnificat qu'ils ont entendu de Joseph. La nuit ternit aux approches de l'aube. Les étoiles se voilent sous un demi jour diffus. Heure un peu triste d'avant le soleil. Le défaut d'ombre aplanit le paysage et l'éteint. Seuls quelques nuages s'embrasent. Un liseré d'or cerne les collines. Un oiseau chante. C'est le jour.

Les troupeaux sont là. Silencieux, les chiens les gardent. Un peu de la grande paix nocturne stagne encore et la rosée évoque le scintillement des anges. Devant le feu presque mort les bergers se roulent dans leur manteau. Le sommeil les gagne, un sommeil embelli de rêves où par-delà le chant des anges une voix virile clame : « Mon âme exalte le Seigneur... »

XVIII

Les bergers ont tenu parole. Grâce à eux Joseph et Marie occupent une vraie maison à Bethléem. Elle n'est pas luxueuse cette maison : deux pièces. L'une sert à la fois d'atelier pour Joseph et de salle où recevoir les hommes ; la seconde est à la fois chambre et cuisine ; elle donne sur un étroit jardin – plutôt une cour, malgré le figuier qui l'ombrage. Des murs l'abritent des regards. Quand Anne et Joachim arriveront dans quelques jours pour se faire recenser à leur tour, on pourra s'arranger et les recevoir.

Marie eut aimé qu'ils fussent là pour la circoncision. Dès la naissance, elle les a fait avertir par des marchands qui se rendaient en Galilée. Ont-ils reçu à temps ce message ? Ils ne sont pas là. Marie et Joseph seront seuls pour la cérémonie. Ils ont demandé à quelques bergers de se joindre à eux. On mangera un agneau. Ce sera quand même une petite fête.

Dans le silence de la maison Marie médite en préparant les pâtisseries. Ce jour, elle le sait, est un grand jour pour l'humanité : Jésus y est confirmé dans son rôle de sauveur. Selon la loi juive il en reçoit le nom et le titre.

Et ce nom est lié à sa première souffrance. Aujourd'hui se célèbre le mariage de la douleur et de notre salut. Noce sanglante de trente trois ans d'amour qui se consumera sur la Croix. Déjà Marie est là. C'est à elle que l'Ange a révélé que l'enfant aura nom « Sauveur ». Dans la solitude de Bethléem elle préside à la cérémonie douloureuse.

Déjà le mystère de notre salut est douleur, déjà il est obéissance. « J'ai dit : je viens pour accomplir votre volonté. » Une parole a été annoncée à Abraham. Il s'est circoncis et il a circoncis le même jour ses fils et serviteurs. Transmise dans la chair des Juifs, la parole dite à Abraham est obéie aujourd'hui.

Marie est debout, tandis que s'ébauche la Croix. Son âme est à la fois joie et souffrance. Abraham dit encore « oui » en Jésus et le salut promis s'accomplit. Mais dans cette joie, une pointe aiguë perce l'âme de Marie. Souffrant de la souffrance de Jésus, elle assume en elle toutes les souffrances innocentes. Le sang répandu depuis Abel, le sang qui sera répandu dans les siècles futurs, est dans cette goutte de sang qui perle : les enfants mutilés sous les bombes, les enfants affamés des exodes, les enfants massacrés des pogroms. Encore enveloppée des ailes de l'Annonce, prononçant ce nom de Jésus que lui a dit l'Ange, Marie se heurte à la douleur.

Le soir tombe sur Bethléem. Joseph partage le méchoui avec les bergers. Pour leur joie, il a acheté une petite outre de vin vieux. Dans son berceau, Jésus dort d'un mauvais sommeil d'enfant blessé. Marie seule avec lui médite et prie. Au couchant le ciel est vert sous des transparences d'or. Il teinte de nacres laiteuses et pâles les collines et les maisons. Tout fond dans une douceur imprécise.

« Mon âme exalte le Seigneur ».

Et la joie de Marie monte de sa souffrance.

XIX

Siméon sait qu'un grand jour commence. Tout le soir, roulé dans son manteau de laine brune il a veillé sur le Parvis. Il a prié. Il a chanté les psaumes de l'attente et murmuré les strophes d'Isaïe. Très tard par les ruelles en chicane il a regagné sa petite maison : une seule pièce, une pièce nue, donnant sur une ruelle poisseuse. C'est là qu'il prie. C'est là qu'il attend. C'est là qu'il espère. Mais ce matin il a franchi l'Espérance, il a dépassé les nuits de la Foi : l'Amour l'attend et il le sait.

Il est monté sur sa terrasse. Hautes sont les herbes sur les terrasses de Jérusalem et sous la légère brise

elles seules le prient. Ouvrier solide, les cheveux crépus toujours mêlés de copeaux, sa chasteté n'est pas l'incapacité des vieillards, mais le plus haut sacrifice d'un incommensurable amour. Il est viril. Il a les bras velus et les mains dures. Il commande, et on ne réplique pas. Il est un homme.

elles ondulent. Dans le demi-jour, la ville est un champ marqueté, inégal, strié de murailles, un champ fleuri d'anémones et de giroflées au manteau d'or.

Siméon est vieux... Il ne sait même plus son âge. Une barbe blanche roule en cascade sur sa poitrine. Sur sa nuque tombent des cheveux d'argent. Il a tant prié dans sa vie que toute parole en lui se mue en prière. S'il rencontre un voisin sa salutation s'achève en cantique. Il est pétri de prière au point que son visage, sec comme le parchemin, évoque les rouleaux craquelés des vieilles thoras.

Creusée par le silence, son âme n'est emplie que d'une pensée : connaître le Messie ! Le voir, ne fut-ce qu'un jour, le désiré des Nations. Siméon est vieux... ses mains tremblent. Appuyé sur un bâton, s'agrippant aux murs, il se hisse vers le Temple chaque matin. Il s'y assied sous le premier portique et attend. Sa prière : regarder vers la porte en marmonnant le Cantique. Il viendra un jour, le Messie, Il viendra. Il montera vers le Lieu Saint... Siméon baise les pierres qu'il frôlera de ses pieds.

Ce matin Siméon tâtonne dans la pénombre. Sur la ruelle, une étoile brille encore au détour d'un toit. Plus dure encore que d'habitude est la route. Siméon a grand crainte que son cœur ne s'arrête. Il le contient, une main sur sa poitrine. Il s'appuie aux murs. Aigre, la brise glace ses os que n'abrite plus aucun muscle. Il butte sur les cailloux, et même trois fois il tombe en route. Un gamin, le croyant ivre s'esclaffe. Siméon n'entend même pas. Une joie magnifique chante dans son âme. Elle a le son du Cantique.

Le Bien Aimé est-il sur le rempart ? Ah ! Filles de Jérusalem, n'éveillez pas, ne réveillez pas mon Bien Aimé avant qu'il le veuille. Oh ! la voix de mon Bien Aimé ! C'est lui ! Il vient ! Il vient, sautant sur les montagnes et bondissant sur les collines. Mon Bien Aimé est pareil à la gazelle et au faon des biches. Le voici derrière notre mur... Je vais me lever, parcourir la ville, les rues et les places, en quête de celui que mon cœur chérit...

Le Temple est encore fermé. Siméon s'assied sur une borne.

Le ciel incolore peu à peu bleuit. Les oiseaux se sont éveillés, et les ardentes hirondelles virent en poussant des cris aigus. La ville s'éveille. Peu à peu les bruits se fondent en rumeur, dont monte plus strident le grincement d'une carriole ou plus net le choc sur fer contre l'enclume.

Siméon a senti un heurt dans toute son âme : Il vient, le Désiré des Nations ! Il vient ! Ce n'est qu'un bébé, ficelé comme un baluchon au dos de sa mère. Il vient...

°
°°

Pour Marie, c'est joie. Elle aime la route qui de Bethléem serpente vers Jérusalem, avec les oliveraies moutonneuses aux pentes des collines. Les sentiers embaument le thym, la menthe et, près des jardins, la citronnelle. Parfois le chemin se creuse entre deux vergers. On passe sous un tunnel d'orangers en fleurs, comme dans un épais ruisseau de parfums. Par ce matin l'air est pur, l'air est vif. Il verse la joie. Marie aime cette heure où la jeunesse du jour donne jeunesse à toutes choses. La nature lui est une sœur. Elles sont l'une et l'autre à l'aube du monde quand le visage de Dieu s'y mirait, sans qu'aucune ride ne s'interpose.

Jésus dort, bercé par la marche. Sa tête dodeline à chaque chaos. Marie a cueilli des fleurs, une gerbe de narcisses aux tiges droites, aux pétales de peau laiteuse et mate. Elle en a rempli par jeu le capuchon de Joseph. Tous deux avancent, se tenant la main, heureux de cette grande journée de vacances, heureux de s'aimer. À travers les branches, le soleil jette à flot sur le sol un jeu de pépites mouvantes. Le lit du sentier en frémit. Il est ruisseau dévalant d'ombres et de lumières.

Avant l'entrée de la ville on domine la vallée du Cédron avec ses tombes peintes en bleu clair. Le printemps joue entre ces tombes. L'herbe renaissante verdit entre leurs cailloux. De folles fleurs frémissent au vent. Les remparts même de Jérusalem sont fleuris. L'herbe les pare pour un triomphe.

La ville pour la venue de son Roi plus que jamais est belle. Il vient ! Les maisons étagées vers le Temple sont les marches de son trône. Un ciel bleu profond accentue la blancheur de la ville. Joseph et Marie ont passé les poternes. Les passants bousculent les campagnards qui ne savent pas se ranger. Ils n'échappent que de justesse au fouet des esclaves municipaux (on écarte la foule devant la litière d'un hérodién). Qu'importe ! Marie aime la ville de David. Elle l'aime parce que ce sera la ville de Jésus. Elle l'aime aussi pour elle-même, pour ses cours entrevues au fond d'un couloir – un âne et un chameau attelés ensemble y tournent un moulin -, pour le feu des forgerons, - la pénombre se fleurit d'étincelles -, pour les pots de cuivre étagés dans les souks, pour les tapis dont le bleu est aussi velouté que la voûte nocturne et pour le marchand qui les présente. Marie aime Jérusalem d'être vivante et d'être humaine. Elle aime ce grand bain d'humanité, cette foule qui frôle sans heurter, ce grand fleuve de foule qui vous enroule et parfois même vous submerge. Elle aime ces eaux humaines où les yeux accrochent des reflets d'âme.

Joseph a un peu peur de la perdre, et ils se tiennent la main. Dans le dos de Marie, Jésus s'est éveillé ; les commères lui sourient « Voyez comme il est beau ce mignon ! C'est un garçon ! Sa mère est heureuse. Ma chère, comment cette femme si menue a-t-elle un si gros bébé ! » Marie est encore plus joyeuse. À chaque

compliment Joseph lui serre un peu plus fort la main, uni à sa joie.

°
°°

A la porte du Temple, Siméon attend.

Même aujourd'hui, il attend encore : il a attendu toute sa vie. Son visage s'est modelé d'attente comme il s'est parcheminé de prières, au point que même dans le sommeil il en conserve l'expression. Le vent et le soleil l'ont érodé comme les pierres du portail. Il est comme l'âme de cette porte. Il lui prête un sens. Salomon l'a ouverte pour qu'au-delà des foules en pèlerinage y passe un jour le roi de Gloire. Siméon est la conscience de cette volonté : il attend.

D'aucuns s'en gaussent. Toute une vie assis devant la porte, pour un Messie qui ne vient jamais ! Une vie inutile : cet homme qui ne travaille pas et ne lit même pas les livres ! Ce vieil homme confondu avec les mendiants, et qui ne tend pas la main... Mais quand le Messie viendra, on le saura ! Il ne passera pas inaperçu, l'envoyé de Dieu !

Siméon laisse dire : « Un homme sans apparence », il l'a lu dans l'écriture. Et il a compris que le Royaume de Dieu vient tel un voleur. Les âmes inattentives ne le verront pas. Siméon attend.

L'avant printemps de février, prometteur comme un message, embaume de fraisiers et de giroflées. Siméon comprend que vient le Messie. Est-ce ce cavalier sur un cheval noir, avec des houppes et des sonnailles ? Ou ce haut vieillard qui monte, un pain dans sa main, tel devait être Melchisedech au devant d'Abraham ? Ou encore cet adolescent aux bras alourdis d'anneaux (deux esclaves le suivent avec respect) ? Non, et l'attente reprend, l'attente de celui à qui Dieu a donné vocation d'attendre.

Voici que monte du sentier une jeune femme, avec son mari, et, sur son dos, un bébé. Elle tient à la main une cage où des tourterelles peureuses se blottissent l'une contre l'autre. Elle est frêle et menue : presque une enfant encore. L'homme qui la conduit est enfantin lui aussi. À peine un duvet sur ses joues. Ils sont timides et presque aussi peureux que les tourterelles – joyeux pourtant. Leur regard est si clair qu'alentour le vert aigu des campagnes, le bleu des oliviers, l'or des giroflées pâlisent.

Et Siméon a compris que l'attente était rompue : Il vient, le Désiré des Nations !

°
°°

Au coin de la rue, Joseph a posé le baluchon où Marie a sorti une galette pour le déjeuner et des linges propres pour changer l'enfant. Il aide Marie à prendre celui-ci dans ses bras. Jésus doit entrer au temple le premier, royal sur les bras de sa mère. Joseph les suit, avec leur petit ballot et les tourterelles.

Les enfants continuent de jouer. Les uns chantent, les autres dansent et miment le chant. Les mendiants clament leur plainte. Les aveugles au bruit des pas redoublent de cris.

Siméon s'avance vers Jésus. Il s'est redressé. Il ne sent plus sa faiblesse. Il ne boîte plus. Il ne tremble plus.

À Marie un peu surprise, il a pris l'enfant. Il le hausse à bout de bras. Il le hausse en une première élévation.

Les temps se sont réjouis. L'attente est comblée. L'Ancienne Alliance élève dans ses bras la Nouvelle. Siméon ne viendra plus à la porte du temple pour sa faction quotidienne. Il est comblé de joie. En lui Abraham tressaille de voir le jour de Jésus.

Siméon est achevé. Il n'a plus de sens. Il peut mourir. Il s'efface. Précurseur lui aussi, il diminue pour que Jésus croisse. Et il chante : « Louange à Dieu ! »

« Maintenant, O Maître souverain, tu peux, selon ta parole,
Laisser ton serviteur s'en aller en paix ;
Car mes yeux ont vu ton salut,
Que tu as préparé en faveur de tous les peuples,
Lumière pour éclairer les nations
Et gloire de ton peuple, Israël. »

Joseph et Marie se sont pris la main. Ils sentent autour d'eux les peuples sans nombre qui montent vers Jésus. Israël est une lumière et tous les peuples s'éclairent à son aurore. Un océan de Gloire déferle vers eux. Après les anges du ciel, venus avertir les bergers, voici les anges des nations qui, par la bouche de Siméon, saluent Jésus. Et toute cette grandeur n'a de grandeur qu'à témoigner la miséricorde de Dieu. D'un regard Joseph et Marie se sont dit leur émerveillement...

La joie ! Marie est une mère heureuse. Les jours sont devant elle une grande avenue de platanes au soleil, une longue avenue que les anges de Dieu, frémissant de toutes leurs ailes, jalonnent. Marie avance, avec Jésus et Joseph, et la lumière des Hosanna célestes les baigne comme un soleil.

Siméon rend l'enfant. Il parle de nouveau :

« Vois ! Cet enfant est né pour la chute et le relèvement d'un nombre en Israël... »

La chute... Marie sent en elle poindre l'angoisse...

« Il doit être en butte à la contradiction – et toi-même, un glaive te percera l'âme ! - pour que se révèlent les pensées intimes d'un grand nombre ».

La douleur... Jésus sera l'homme de la contradiction et de la douleur. Marie sera la Mère de douleur. Comme elle a accepté la joie, elle accepte l'angoisse. Ainsi, elles sont, pour Jésus, les pages sanglantes d'Isaïe !

Il se dressait comme un jeune arbre dans un sol aride...

C'était un être méprisable, le dernier des hommes,

Un homme de douleur, un habitué à la souffrance.

Il a plu à Yahweh de le briser par la souffrance.

Il s'est anéanti jusqu'à la mort, il a été mis au rang des malfaiteurs.

La jeune femme, si joyeuse quand elle montait au temple, se tait. Elle recueille la prédiction dans son âme, aussi sereine que pour accueillir le bonheur. Elle sait que cette douleur exprime l'amour de Dieu pour les hommes. Elle pressent qu'elle doit souffrir d'autant plus que Dieu la préfère, elle dont les souffrances de son Fils méritent la splendeur. Elle le pressent, mais l'ignore. Pour comprendre il lui faudra de longues méditations sur les routes d'Égypte ou dans la paix de Nazareth. Aujourd'hui elle devine seulement l'équilibre sublime entre sa joie et son angoisse. Elle déchiffre une ligne de plus dans le rayonnant mystère de miséricorde écrit aux ailes de Gabriel. Et comme elle avait dit « oui » à Nazareth, elle accepte. Elle redit ce « oui » qui détruit à sa racine le « non » du mal.

Autour d'elle on chante les louanges de cet enfant Jésus. Empli de joie paternelle Joseph écoute ces propos. Survient une vieille femme. Malgré les ans elle se tient droite. Les jeûnes l'ont rongée. Son visage a la courbe fluide de la flamme. Cette vieille femme roulée dans des haillons qui furent noirs et tournent au rouge : c'est Anne, la prophétesse.

Son âme calcinée a reconnu Jésus. Elle est de ceux qui attendaient. Elle domine ce petit groupe de fidèles qui recevaient la lumière (réfugiés dans le premier parvis, ils préféraient la porte du Seigneur à la tente des impies ; ils n'osaient non plus approcher de ce saint des saints où le Grand-Prêtre pénétrait chaque année, impavide...).

Anne a reconnu Jésus ; elle a tant souvent tourné son âme à la diffuse lumière de l'attente qu'elle en reconnaît la source. Elle appelle ses compagnons de prière : « Venez, venez, c'est lui ! »

Ils viennent, les bancroches, les boiteux, les estropias. Ils viennent les déguenillés. Ils viennent les pouilleux, avec leur vermine. Ils viennent les lépreux, avec leur pus. Ils viennent tout souillés et barbouillés de misère. Ils viennent ceux qui n'ont pas refusé la lumière. L'ayant accueillie dans leur pauvreté, ils la reconnaissent dans la pauvreté d'un enfant. Le cortège du roi de gloire avance : Siméon rodé comme une épave sur les galets de l'attente, Anne la brûlée de lumière, les bancroches et les estropias. Ils ont pris Jésus à ses parents. Ils le portent eux-mêmes dans le Temple. Déjà Jésus n'appartient plus à Marie. Il appartient au cortège qui ne le quittera plus de nos misères et de nos défaillances, le Roi appartient à son Royaume.

Les fonctionnaires du Temple regardent d'un air soupçonneux cette procession bigarrée. Ce sont les fidèles des portiques. On les connaît. Des gens d'habitude bien calmes : tout le jour ils pleurent en se balançant. Ils crient seulement plus fort les thèmes de Jérémie ou quelques malédictions d'Isaïe... tel est leur mode d'opposition. On se méfie un peu d'eux... Mais que veulent-ils aujourd'hui, avec ce Siméon qui porte un bébé dans ses bras ? Pourquoi chantent-ils les plus victorieux des psaumes ? Il faudra qu'on fasse un rapport.

°
°°

Une colombe égorgée sur l'autel rachète son Rédempteur. Une petite touffe de plume sur l'autel et quelques gouttes de sang. Par quel mystère de compensation et d'apothéose, l'Esprit au jour du Baptême prendra-t-il forme de colombe ?

XX

Branle bas dans la rue ! Tumulte ! Marie ne s'en soucie pas.

La varlope de Joseph ne grince-t-elle pas en cadence sur le bois ? Jésus ne joue-t-il pas, assis dans un couffin ? Cela seul compte. Il joue avec ses mains, avec le rayon de soleil où dansent incandescentes des poussières, avec l'ombre d'un papillon, avec la mouche qui bourdonne autour de sa tête. Tout lui est jeu, et parfois il éclate d'un grand rire de bébé bien portant, parce qu'en nettoyant les bassines Marie les a fait tinter l'une contre l'autre.

Qu'il est beau, ce bébé ! Marie en est fière. Une ombre passe devant ses yeux pourtant. Elle pense à ce

glaive de douleur qu'on lui a prédit. Ah ! Si elle pouvait souffrir et par sa souffrance obtenir que Jésus fut épargné. Mais il sera en butte aux contradictions : elle s'en souvient aussi. Elle pense, elle prie, elle médite. Elle le sait : la souffrance de Jésus s'enracine en elle. Elle pressent des correspondances secrètes. Elle découvre en son âme des sommets où joie et douleur s'unissent. Elle devine de longs sentiers à gravir dans l'épaisse nuit de la foi. Elle a beaucoup souffert déjà, quand Satan lui soufflait le doute. Derrière son calme bonheur d'aujourd'hui, elle devine une douleur plus aiguë.

Mais ce vacarme dans la rue ! Tout le village s'y presse ! Tout le village y entoure des Mages venus d'Orient, des Mages venus de très loin avec des chameaux et des éléphants. Ils sont passés par Jérusalem où ils ont vu le Roi Hérode. La ville est en émoi. Et maintenant les voici dans cette bourgade minuscule, presque risible dans sa prétention de Cité Royale.